

Vingt minutes dans la vie de Paul McCartney

Sylvain Cormier

C'EST À LA hauteur de Christophe-Colomb, dans la voie de gauche du Métropolitain, que j'ai pris conscience de ce qui venait de se passer. Une heure plus tôt, chez Alain de Repentigny, le journaliste de *La Presse*, en entrevue téléphonique conjointe, j'avais parlé à Paul McCartney. C'était peut-être la tension qui se relâchait, ou alors une joie profonde et intense qui me submergeait, voire quelque chose des deux, mais je me suis mis à pleurer, et je me demande bien qui conduisait l'auto à ce moment-là.

Je me revoyais, les yeux rivés sur le récepteur, comme un futur père en salle d'attente. Allait-il téléphoner, oui ou merde? Déjà que l'entrevue avait été décalée d'une semaine, et que 50 interminables minutes s'étaient écoulées depuis l'heure convenue. Toutes mes fonctions vitales étaient en suspens. De Repentigny, à l'étagé, prêt à enclencher son enregistreur, devait mijoter, lui aussi. Quand la sonnerie a retenti, j'ai fait une chute de pression, et j'ai décroché.

À un océan de là, dans le studio Hog Hill, en pleine campagne britannique, interrompant pour quelques instants l'énigme session d'enregistrement de son nouvel album, il y avait Paul McCartney: 50 printemps tout récents, ex-Beatle, ex-Wing, huitième fortune d'Angleterre, heureux mari, père comblé, *workaholic* notoire, veuf de John Lennon, grand manipulateur de journalistes devant l'éternel. « Hi there! », a-t-il lancé, passé maître dans l'art de mettre ses interlocuteurs à l'aise. En deux mots, c'est fou, il avait déjà installé un ton amical.

De Repentigny, moins abasourdi que moi, a directement abordé la raison d'être de l'entrevue, soit les toutes premières performances canadiennes du *Paul McCartney's Liverpool Oratorio*, qui sera d'abord présenté au Festival d'été de Québec (les 15 et 16 juillet, à l'église St-Roch) puis au Festival de Lanaudière (le 18, à l'amphithéâtre), avec des solistes, un chœur et un orchestre québécois sous la direction de Carl Davis, qui a écrit l'oeuvre en collabora-



PHOTO ARCHIVES

Paul McCartney tient entre ses mains la partition de l'*Oratorio Liverpool*, une oeuvre qu'il a écrite avec Carl Davis.

tion avec McCartney. Après Liverpool, New York, Barcelone, Valence et Tokyo, au tour de Québec et Joliette de s'offrir le premier essai d'écriture classique du fameux garçon dans le vent. McCartney a répondu longuement, et puis, inexorable échéance, ça a été mon tour.

— Dites-moi, Paul (depuis trente ans, des dizaines de milliers de par-

faits inconnus comme moi l'appellent Paul par pur automatisme), quand on a joué ses propres chansons sur scène toute sa vie, quelle impression ça fait de donner naissance à une oeuvre à laquelle on ne peut qu'assister?

« C'est une agréable sensation, que j'apparente à ce que l'on ressent quand on devient un grand-parent.

Tu peux rester assis et regarder grandir tes petits-enfants. J'aime bien. C'est un luxe pour moi d'avoir seulement à me rendre au concert pour écouter une musique qui me concerne intensément, et ça crée un équilibre avec les performances, qui nécessitent un dur labeur. Pour un paresseux comme moi, c'est l'idéal! »

— Cela a dû être formidable comme exutoire, l'oratorio, ai-je spéculé. Vous qui aimez tant fondre deux, trois ou même quatre chansons simples en une seule complexe, vous étiez libre d'en juxtaposer vingt ou trente, avec des tas de ponts et de contrepoints mélodiques. Vos nouvelles chansons pop en sont-elles redevenues plus minimales?

« Je pense que c'est ce qui arrive. L'oratorio m'a rappelé qu'il est bon de structurer les choses. En écrivant les chansons pour ce nouvel album, j'ai été plus attentif aux structures, à ce qu'elles disaient. Pour l'enregistrement, on a décidé de les faire plutôt simplement. Les jouer sans se poser de questions. C'est formidable que l'oratorio fasse contrepois. C'est comme pratiquer deux sports à la fois. »

De Repentigny a enchaîné sur un autre aspect de l'oratorio. Pendant qu'ils discutaient, j'ai décidé de poursuivre avec une question Beatles. Détournement de sujet flagrant, mais bon, j'ai écouté mon coeur, qui me disait: vas-y, mon vieux, ce n'est pas une entrevue que tu fais, c'est ta vie que tu joues. Une fois la balle retournée dans mon camp, j'ai plongé.

— Paul, on a l'impression que vous menez à bien aujourd'hui tout ce que les Beatles auraient dû faire, mais qu'ils n'ont jamais pu, faute d'intérêt de la part des trois autres. Le concept « au naturel » du récent spectacle télévisé *Unplugged*, au fond, c'est un peu ce que vous aviez proposé aux autres Fabs en 1969? Et l'album russe de rock'n'roll, n'est-ce pas l'accomplissement du projet de *Get Back*, qui se voulait le grand retour à l'origine pour les Beatles?

« C'est un bon point, je crois. (Imaginez mon bonheur. Un peu plus et je lâchais mon fromage...) L'épisode d'*Unplugged* est arrivé de nulle part. MTV me l'a proposé, et l'idée m'a attiré parce que j'aime jouer de la gui-

tare acoustique. Mais je pense que c'est vrai, que cette approche simple et efficace faisait partie, avec le côté direct du rock'n'roll, des choses qui me manquaient vers la fin des Beatles. Vous savez, je ne regrette rien. C'était un groupe formidable. Au travers de nos difficultés, on a eu du bon temps et on a offert quelque chose de valable au monde. »

McCartney nous a ensuite demandé si l'entrevue allait déboucher sur des articles ou être diffusée à la radio. Dans le second cas, il aurait envoyé son bon souvenir à Carl Davis et ses meilleurs sentiments aux

tionné que j'avais vu Ringo à Toronto et qu'il m'avait semblé follement s'amuser. Et Paul de renchérir: « Ouais! C'est ça que je veux dire. Nous avons travaillé toute notre vie pour devenir riches et célèbres, et ce serait fou de ne pas y trouver du plaisir! »

J'ai insisté, devant l'enthousiasme de McCartney.

— Depuis la tournée mondiale, en effet, on dirait que vous faites le tour de votre catalogue beatlesque, en vous concentrant sur les chansons que vous n'avez jamais encore jouées en concert. La prochaine fois, Paul, me donnerez-vous *Penny Lane*?

« Nous l'avons pratiquée. Ça sonne vraiment bien, et c'est un peu comme retrouver un vieil ami. »

De *Penny Lane* au récent documentaire *The Making Of Sgt Pepper*, il n'y avait qu'un pas, franchi allègrement par mon collègue de *La Presse*. Sentant probablement que l'entrevue s'éloignait un peu trop de l'oratorio, McCartney, une fois sa réplique achevée, nous a signalé qu'il devait retourner au mixage en cours. Alors, ça a été plus fort que moi.

Une petite dernière, Paul? Il m'a vu venir à cent pas. L'équivalent du *two-minute warning* au football. Je lui ai causé famille, pour le flatter dans le sens du poil.

— Aujourd'hui, les enfants des Beatles sont adultes, et se rencontrent comme des cousins lors de concerts. Même séparés, les Beatles sont des pères ou des oncles pour eux, et l'esprit familial perdure... « C'est absolument vrai. Ils ont évidemment beaucoup en commun, et s'aiment bien, alors ils tiennent à maintenir le contact. Ils s'invitent les uns les autres à des parties. Nous (les ex-Beatles) en sommes ravis. Je parlais à Ringo l'autre jour, qui me disait qu'au New Jersey, ses deux fils avaient joué avec lui sur scène, *and he thought it was brilliant!* »

Pas fou, de Repentigny a tenté le coup, lui aussi. « Je pensais que c'était la dernière question », a rappelé McCartney, le ton badin. Plaidoirie imparable du collègue: « Sa dernière, oui, pas la mienne... » Paul, le Beatle diplomate, n'a pu qu'acquiescer.

Paul McCartney: 50 printemps tout récents, ex-Beatle, ex-Wing, huitième fortune d'Angleterre, heureux mari, père comblé, workaholic notoire, veuf de John Lennon, grand manipulateur de journaliste devant l'éternel. « Hi there! », a-t-il lancé. En deux mots, c'est fou, il avait déjà installé un ton amical.

spectateurs. « C'est surtout pour ça que j'appelle, pour envoyer un message de bonne volonté. » Si nous pouvons transmettre? Juré craché, Paul. Et puis de Repentigny a pris le relais, évoquant la tournée mondiale de 1989-90 et la prochaine, prévue pour 1993, après la sortie de l'album. Le commentaire de Paul, éventuellement, a fini par aboutir à la tournée de Ringo Starr, dont c'était le 52e anniversaire de naissance le jour de l'entrevue. « Il joue ce soir à Londres, et il dit que l'essentiel, c'est de jouer pour un auditoire, pas pour les critiques. Pour ceux qui achètent les disques et les billets. » Évidemment, avec mes gros sabots, je lui ai men-

Les irrédoutables Fabulous T-Birds

Serge Truffaut



PHOTO ALAN MESSER

The Fabulous Thunderbirds: (dans l'ordre habituel) Fran Christina, Preston Hubbard, Duke Robillard, Kim Wilson et Kid Bingham.

LES LASCARS qui composent ce « band » de Austin, au Texas, sont des vrais, des durs, des tatoués. Des artistes de la musique rentre-dedans, soit celle qui vous saisit à l'entrée et ne vous lâche pas d'une semelle jusqu'à la sortie. Incidemment, question semelles...

Question semelles, sachez qu'elles sont révélatrices de leur état d'esprit musical. Si état d'esprit il y a, évidemment. Quand vous saurez qu'ils ont beaucoup d'affection pour les bottes en peau de serpent ou les chaussures genre léopard, vous aurez compris que les T-Birds sont les pieds-nickelés du blues qui évolue dans le sud des États. De la tête au pied, le blues émane d'eux. Tout quidam qui se rendra demain soir au Spectrum le réalisera en moins de deux.

Les T-Birds, c'est Preston Hubbard à la contrebasse, Fran Christina à la batterie, Duke Robillard et Kid Bingham aux guitares et c'est également, voire surtout, Kim Wilson, chanteur, harmoniste, auteur du « Twist du couteau », et compositeur de *Emergency*, *Emergency? Baby, Baby, I Need A Nurse/ It's An Emergency/ I Need A Nurse*.

Kim Wilson, c'est le pot de colle qui maintient ensemble les membres de ce « band » depuis une bonne douzaine d'années. Kim, c'est le rythme cardiaque de la scène musicale de Austin. Wilson, c'est la disponibilité faite homme. Kim Wilson, c'est la passion du blues depuis qu'il ne joue plus avec son camion de pompiers. Qui plus est, c'est un « cheuf ».

Il y a plus d'un an, Jimmy Vaughan, frère aîné de Stevie Ray du même nom, guitariste qui sonnait comme deux, qui avait, et qui à toujours, le chic de privilégier le rythme, la balance, plutôt que le solo ad nauseum, avait remis sa démission pour fonder avec Stevie Ray un groupe du

Voir page B-2: T-Birds

L'art actuel québécois en Dordogne

Marie Laurier

envoyée spéciale du DEVOIR

CHÂTEAU DE BIRON (Dordogne) — Le drapeau du Québec flotte majestueusement sur l'un des plus beaux châteaux de la région du Périgord, celui de Biron, et par beau temps on l'aperçoit de plusieurs kilomètres à la ronde.

Ce symbole témoigne de la présence de quinze artistes québécois qui exposent une quarantaine d'oeuvres dans ce lieu exceptionnel datant du Moyen Âge transformé en musée à l'initiative du Conseil général de la Dordogne, fief du ministre des Affaires étrangères de France, M. Roland Dumas. Ce dernier confie depuis 1985 à Mme Gilberte Martin-Méry, conservateur honoraire des Musées de France le soin d'organiser des expositions prestigieuses. « En cette année 1992 qui marque le 500e anniversaire de la découverte de l'Amérique et le 350e anniversaire de Montréal, M. Dumas a personnellement choisi de mettre en relief la vitalité de l'art actuel québécois », souligne Mme Martin-Méry au DEVOIR.

Il s'agit donc d'une exposition à caractère international qui devrait être visitée dans ce lieu par quelque 40 000 personnes pendant la haute saison touristique, soit jusqu'au 10 octobre. Mais elle aura également un impact tout aussi important du 27 octobre au 29 novembre puisqu'elle sera installée à la Ferme du Buisson, en banlieue de Paris, plus précisément à Marne-la-Vallée, à proximité du parc EuroDisney.

Proclamée officiellement ouverte le samedi 4 juillet par le préfet du département de la Dordogne, en remplacement de M. Dumas retenu à Paris par ses obligations et en l'absence également du ministre des Affaires internationales du Québec



PHOTO RICHARD MAX-TREMBLAY

Les grandes aventures de Benvenuto Cellini, techniques mixtes sur bois, de Pierre Ayot.

John Cicaccia qui s'est excusé à la dernière minute pour des raisons de santé, quelque 300 personnes avaient tout

Voir page B-2: Dordogne

4e FESTIVAL DE TROIS 3

LUNDI 13 JUILLET
SOIRÉE CINÉMA

Michel Langlois et Pierre Gang, scénaristes/cinéastes
- *Sortie 234*
- *Lettre à mon père*
- *J'te demande pas le ciel*
France Castel et Élise Guilbault, actrices
Lusse Cloutier, pianiste

Animatrice: Germaine Dugas — Sous la présidence d'honneur de madame Lise Bacon, députée de Chomedey, vice-première ministre et ministre de l'Énergie et des Ressources

20 juillet Soirée chant classique

Christine Lamelin, chanteuse
Léo Munger, comédienne
Louise-Andrée Baril, pianiste

27 juillet Soirée poésie

Hélène Dorion, poète
Denise Desautels, poète
Violette Corrad, claviers

3 août Soirée poésie

Hugues Corriveau, poète
Gérard Poirier, comédien
Christine Harvey, violoncelliste

10 août Soirée roman

Anne Dandurand et Claire Dé, auteures
Pierre Pagé, claviers

17 août Soirée théâtre

Marie Laberge, dramaturge
Denise Gagnon, comédienne
Denis Bernard, comédien

24 août Soirée poésie

Louise Côté, poète
Béatrice Picard, comédienne
Louise Poirier, guitariste

31 août autour d'Anne-Marie Alonzo

France Castel et Monique Richard, comédiennes-chanteuses
Spectacle spécial de Pauline Julien

7 septembre Soirée chansons — clôture

Sylvie Tremblay, chanteuse
Benoit Sarrazin, pianiste

TOUS LES LUNDIS DE JUILLET ET AOÛT À 20 HEURES
RÉSERVATIONS:
(514) 662-4442
PRIX D'ENTRÉE: 10,50 \$
LIEU: Maison des Arts de Laval
1395, boul. de la Concorde ouest, Laval
Autobus Laval Henri-Bourassa
35 - # 40 - # 42
RENSEIGNEMENTS: (514) 663-4028

LAVAL
Hydra Québec
Bell
Mobilité

le cahier du **Samedi**

◆ **Dordogne**

de même bravé les barrages des rivières et aussi un temps d'orage — qui a finalement éclaté annulant le buffet prévu dans les jardins du château — pour participer à cet événement « historique ».

Mais nos artistes, eux, étaient bien « présents » comme le veut le pluriel utilisé dans le titre de l'exposition *Art actuel - Présences québécoises*. Et une spectaculaire colonnade, une oeuvre du sculpteur Pierre Ayot témoin de ces « présences », par la superposition de fac-similés de livres et de catalogues illustrant le travail des artistes. Cette pièce installée dans la chapelle du château tout à côté des fenêtres incrustées de fleurs de lis et signées aussi Pierre Ayot, fait la couverture du catalogue.

Et c'est en compagnie des peintres et sculpteurs « présents » que les invités ont fait le tour du château depuis la chapelle jusqu'aux oubliettes.

Les familiers de l'oeuvre colossale de Betty Goodwin ne seront pas dépayés devant cette Huile sur bâche intitulée *Tarpaulin no 9* que l'on peut voir au Musée des beaux-arts de Montréal, non plus que les deux pièces grandioses de ton bleu nuit en acier et aimants. Peut-être le seront-ils un peu en essayant de décrypter le symbolisme des créations de Dominique Blain, sans doute inclassables.

Toujours souriante et aussi timide, Françoise Sullivan propose trois toiles circulaires de son cycle crétois, de toute évidence inspirées de la mythologie de la Grèce où elle fait de fréquents séjours, alors que le grave et silencieux Peter Krausz offre six vues de Tolède miniaturisées supportées dans d'immenses cadrages, provoquant la mémoire de paysages enfouis dans les souvenirs.

Exubérant et disert, le sculpteur Michel Goulet a installé des boîtes et des présentoirs d'acier et d'aluminium remplis d'objets hétéroclites qui jonchent le sol pour exprimer « l'état des directions » et le sens de l'espace, « sans toutefois imposer cette interprétation », nous précise-t-il.

Intrigantes et gigantesques, les sculptures de David Moore campent des personnages fantomatiques, métaphoriques celles de Roland Poulin qui tient à produire des « objets difficiles », oniriques celles de Jocelyne Allouche, sphériques celles de Martha Townsend, ésotériques cette Neige, cet Hiver à Saint-Placide et ces Brumes gaspésiennes imaginées par Gilles Mihalcean...

La sculpture, la peinture et la photographie s'entremêlent dans ces oeuvres d'art actuel dont certaines sont bien difficiles à classer, admet-on. Par exemple, « les Vues de Tolède de Peter Krausz sont des objets incertains qu'on ne peut pas regarder comme des sculptures », lit-on



Tête, bois et plomb, de David Moore.

PHOTO PIERRE CHARRIER

dans le catalogue. Et « les objets picturaux de Guy Pellerin ne s'accrochent pas seulement au mur, ils l'animent comme font les sculptures avec l'espace tridimensionnel ».

L'artiste-peintre Monique Régimbald-Zeiber se réapproprie le genre plus classique de la nature morte en suspendant au plafond des « Dépouilles de lièvres », alors que Louise Robert et Richard Mill s'inscrivent dans une recherche plus formaliste dans des paysages toutefois fougues et bouillonnants, qu'ils jugent bon d'accompagner de commentaires, comme celui-ci de Louise Robert dans une huile inspirée d'une Venise menacée qui porte cette légende: « Espérer dans chaque oeuvre une part de risque ».

« L'art contemporain est mal

connu, il est parfois déroutant voire déconcertant, prévenait le conservateur Gilles Daigneault, ancien critique d'art au DEVOIR devant le parterre d'invités au vernissage. Mais les oeuvres présentées au Château de Biron prennent une signification particulière et elles respectent à tous égards ce lieu chargé d'histoire. Car c'est sur la pointe des pieds que les artistes québécois y sont entrés. Ils sauront certainement envoler non seulement les amateurs d'art contemporain — et ils sont nombreux en France — déjà acquis à ce genre créatif mais également ceux qui désirent le connaître. C'est un beau cadeau que nous fait la France!

Cette sélection rigoureuse de ces oeuvres parmi les plus représen-

tatives de l'art actuel québécois a été effectuée conjointement par les commissaires Gilberte Martin-Méry et Gilles Daigneault, ainsi que par Chantal Cusin-Berche, directrice artistique du Centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson, en étroite collaboration avec Madeleine Forcier, de la Galerie Graft, pour finalement retenir les noms des quinze artistes Allouche, Ayot, Blain, Goodwin, Goulet, Krausz, Mihalcean, Mill, Moore, Pellerin, Poulin, Régimbald-Zeiber, Robert, Sullivan et Townsend.

Dans l'esprit des échanges franco-québécois, et selon un partenariat dont on a loué l'extrême efficacité, plusieurs organismes politiques et culturels ont contribué à l'organisation financière, matérielle et de service: du Québec, les ministères des Affaires internationales et des Affaires culturelles ainsi que la Délégation générale du Québec en France; de la France, les ministères des Affaires étrangères et de l'Éducation nationale et de la Culture, le Conseil général de la Dordogne et l'Association française d'action artistique (AFAA), qui a pour mission de promouvoir les échanges artistiques internationaux. C'est à l'AFAA, entre autres, que l'on doit la venue en septembre à Montréal du Théâtre du Soleil qui présente *Les Atrides* dans une mise en scène d'Ariane Mnouchkine, en plus d'avoir conçu et imaginé avec les Services culturels de la Délégation générale du Québec, un *Passeport pour un artiste, France-Québec*, un livret donnant tous les détails requis aux artistes des arts visuels sur le fonctionnement des structures culturelles françaises et québécoises. Cet opuscule accompagne fort bien l'exposition *Art actuel, présences québécoises*. Quant au catalogue, il fait la fierté de tous.

Le Château de Biron en Dordogne est le témoin prestigieux de la grandeur et de la puissance d'une famille — les Gontaut-Biron — entre le XIIIe et le XXe siècle. Dans le cadre de la promotion et de l'animation des hauts lieux touristiques du Périgord, ce site, parmi les plus visités de la région, accueille pendant l'été des spectacles, des concerts et depuis sept ans, à l'initiative du Conseil général de la Dordogne, une grande exposition internationale, catégorie dans laquelle s'inscrit celle du Québec.

Ainsi dans les logis du château transformés en salles de musée, ont été présentées successivement *Les Tapisseries modernes et contemporaines du Mobilier national en 1985*, *Calder* et *1988*, *Le Design au Danemark* (1987), *Le Défi catalan de Picasso* et *Miro à la nouvelle génération* (1988), *La vie en France* autour de 1789 pour le Bicentenaire de la révolution française en 1989, *Henri Laurens* (1990), enfin *Le cubisme à Prague* l'été dernier.

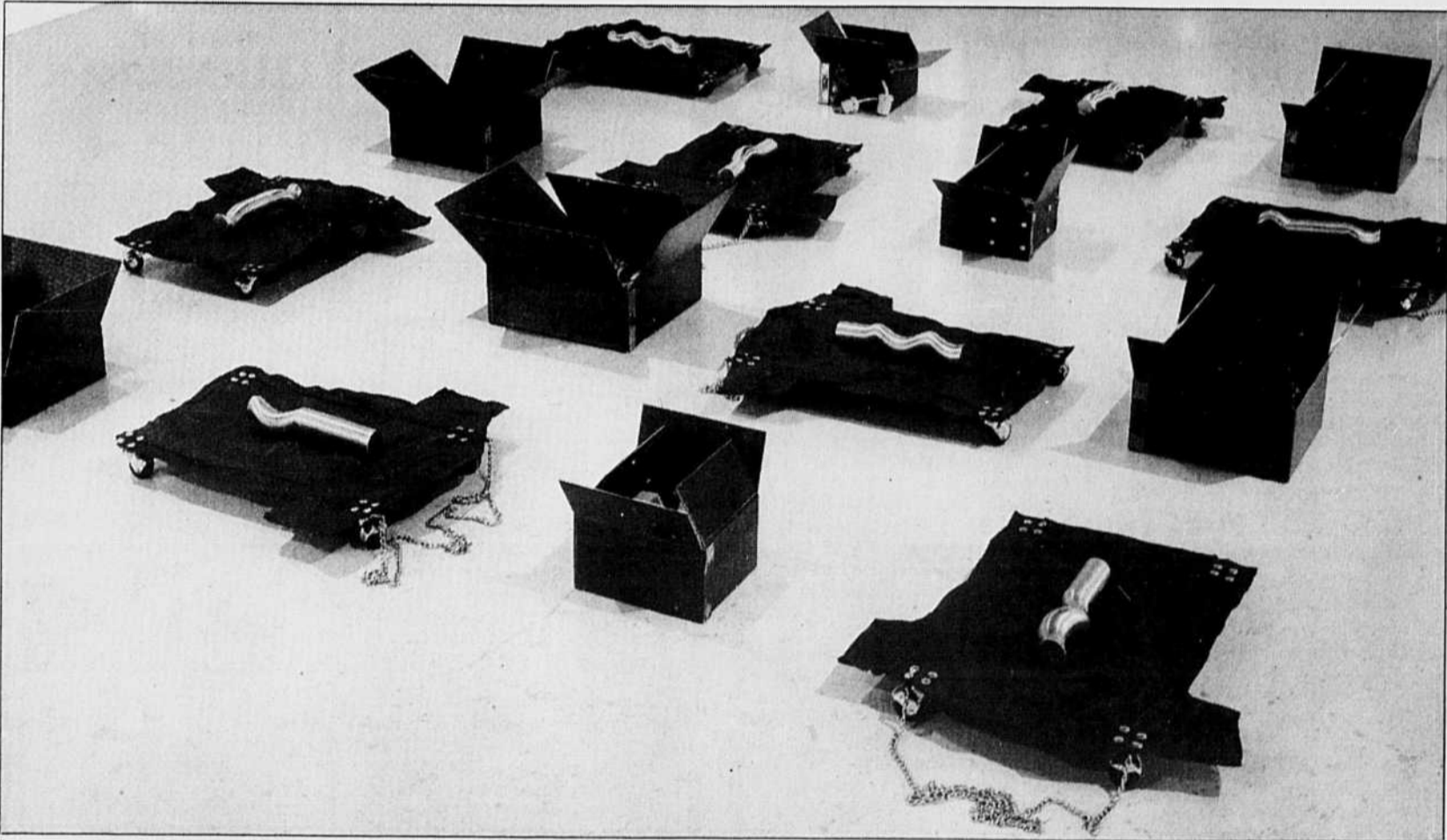


PHOTO JACQUES PAYETTE

État des directions, acier, aluminium, polyester et objets divers, de Michel Goulet.

JAZZILLOQUE
Cinéma

JE VEUX vous parler aujourd'hui du passage du temps. Comme il apparaît à l'habitude du Festival que je suis. On se sent bien vieillir soi-même, mais c'est par le miroir que nous tendent les autres qu'on s'aperçoit vraiment de certains glissements. En un an, un tel a blanchi; tel autre prend de la brioche. Certaines démarches sont plus lentes, des regards qu'on avait connus vifs se sont éteints. Des drames sont passés par là ou pire la monotonie des jours a sévi. Je ne parle pas de ces musiciens qui ne pourront plus revenir, ayant fait ici leur dernier tour de piste.

Ce qui ne change pas, c'est l'attitude de ces amateurs pour qui le jazz est tout. Ce sont des juges redoutables. Ayant tellement entendu de musiques diverses, ils ont de la mémoire, de véritables passions accompagnées de rejets tout aussi violents. Subjectifs en diable, ils vous en voudront d'une réserve, eux qui pourtant ne se gênent pas pour vitupérer à l'envi. Ceux-là, je les aime de loin. Heureux de savoir qu'ils existent, ne leur voulant aucun mal, je les évite. Les confrontations m'épuisent. Surtout celles qui n'en finissent pas. Un mauvais concert n'aura jamais de répercussions sur l'avenir du Québec.

C'est par le Festival que j'ai connu Robert Daudelin. J'ai plaisir à le revoir chaque année. Si j'oublie qu'il y a dix ans, ses cheveux étaient moins gris, je crois bien qu'il ne change pas. Toujours la même curiosité. Pour le jazz, le cinéma, la littérature. On peut être d'un avis diamétralement opposé au sien, il ne s'en fait pas une montagne. Nous nous moquons de nos différences.

À la tête de la Cinémathèque québécoise, il présente chaque année durant le Festival une série de films ayant à voir avec le jazz. J'ai toujours trouvé injuste qu'on ne lui rende pas hommage pour cette activité importante. Le cinéma a parfois su rendre compte de l'évolution du jazz. Pas toujours adroitement. Des passionnés comme Robert Daudelin ont su traquer les documents qui témoignent du passé et du présent du jazz. Il a lui-même signé un remarquable documentaire sur Lee Konitz, qui a fait son tour du monde. Un film sur la création musicale. Véritablement. Totalem.



Gilles Archambault

Je ne dirais pas la même chose de *Bird* de Clint Eastwood, que j'ai revu mercredi. Programmé dans la série *Ciné-jazz*, comme il se doit, ce long métrage de fiction évoque la vie de Charlie Parker. On ne pouvait éviter les pièges d'événements aussi dramatiques qu'historiques. Parker était un camé, un alcoolique, un créateur. Mais il ne fallait pas tenter de tout expliquer. Un art plus allusif, un dialogue moins pompier, un scénario moins démonstratif se seraient mieux fondus dans une musique qui dit tout. Forest Whitaker à l'apparence physique de l'Oiseau trop gras de la fin, Diane Venora fait une Chan Parker peut attachante.

Mais il y a la musique. Des solos de Parker fondus avec ceux de Charles McPherson, rendus de façon si concluante que j'ai eu à deux ou trois reprises la tentation d'applaudir, comme si j'avais été vraiment présent dans ce Birdland de cinéma. J'ai connu la véritable boîte, qui ne ressemblait en rien à la reconstitution. Aucune importance. *Bird Now, Sweet Love, Bitter*, retenus dans la même série de la Cinémathèque, nous parlaient aussi de Parker, mais sans recours à la fiction. Ils n'en sont que plus probants.

L'important, c'est que Robert Daudelin est toujours présent au Festival. Travailler de l'ombre, ce n'est qu'un jeu de mots, il ne manque jamais de nous offrir ce que la pellicule a retenu de cette musique que nous aimons. Une belle façon de s'occuper du temps qui passe. Stan Getz ne viendra plus au Festival. Miles, non plus. Alors sans le film, on ne pourrait plus que se les imaginer. Mal.

◆ **T-Birds**

genre net et sans bavure. A ce gros départ, un immense problème faisait écho. Par qui remplacer le guitariste de *Powerful Stuff* ou de *Close Together*? À qui faire appel pour maintenir en santé la marque de commerce de Jimmy, soit sonner comme deux, mettons douze, *Credence Clearwater Revival* et qui n'a pas l'âme d'un CRS?

Pour avoir réponse à cette question éminemment cornélienne, on a poursuivi Mister Wilson jusqu'à un Holiday Inn situé dans le nord de la Caroline du Nord. Il a décommandé les mets chinois qu'il avait commandés. Puis on lui a posé la question ci-haut avancée. Ensuite, cet homme extrêmement sympathique a répondu. Et alors?

Ben, il a expliqué que remplacer Jimmy fut très difficile. « Lorsque vous jouez avec le même guitariste tous les soirs pendant une douzaine d'années, vous tissez des liens qui ne sont pas uniquement musicaux. Jimmy, c'était, et c'est toujours d'ailleurs, un de nos amis. Quand il est parti, ça nous a fait mal émotivement. Ça nous a pris un certain temps avant de prendre une décision ».

Pourquoi engager deux guitaristes? « D'une certaine façon, il fallait prendre le contre-pied de Jimmy. Alors, on a contacté et convaincu Duke (Robillard) et Kid (Bangham) de nous rejoindre. Ceux sont des amis de vieille date. Les connaissez-vous? Ben oui! « Est-ce qui sont connus à Montréal? ». Ils le sont par les gens qui suivent les productions de *Black Top* et *Rounder*. Vous savez, à Montréal, on a un gros problème de distribution.

Parlez-moi donc de Preston et Fran. Comment sont-ils devenus membres des T-Birds? « Je les ai rencontrés en 75 ou en 76. Ils gravitaient autour du *Roomful of Blues*. Au cours de notre première tournée, notre batteur nous a laissés en plan. Fran s'était caché dans une cabane en Nouvelle-Écosse. Il n'avait ni électricité, ni téléphone. Alors on a envoyé un télégramme à la RCMP. Il nous a rejoint à London, en Ontario, où nous devions nous produire ». « Quand on l'a vu, il avait tellement l'air d'un hobo qu'on lui a dit

'Es pas Fran'. Et il nous a répondu: 'Et vous n'avez pas l'allure de T-Birds'. Pour ce qui est de Preston, il a intégré le groupe à Atlanta. Il avait quitté le *Roomful of Blues*. Il s'était installé à Atlanta, puis voilà... C'est lui qu'on voulait ».

Comment Steve Jordan est-il devenu le producteur de votre dernier album *Walk that Talk, Talk that Talk* (sur Epic)? « À vrai dire, je ne le sais pas exactement. Je crois que ce sont les gens qui s'occupent de nous qui ont fait appel à ses services. Ce que je sais, c'est que la session d'enregistrement avec lui fut très agréable. On s'est beaucoup amusé. Savez-vous qu'est-ce qu'il fait aujourd'hui? ». Ben, il est le batteur de Sonny Rollins. « Hein! De Sonny Rollins? ». Oui, oui! « C'est génial! ».

À vous écouter régulièrement et sur une longue période de temps, on réalise que vous accordez une grande importance aux paroles de vos chansons. C'est simple et jamais baclé. Comment travaillez-vous? « J'ai toujours aimé les paroliers du *Country Music*. Je pense qu'ils n'ont pas leur pareil pour décrire avec émotions des situations simples sans que cela soit naïeux. À Nashville, ils ont des auteurs extraordinaires. J'ai eu l'occasion de travailler avec quelques-uns d'entre eux. Je trouve que la chanson *Mistake Number One*, écrite avec David Porter, est la meilleure de *Powerful Stuff* ».

Ah! Non! C'est *Emergency*. « Vous trouvez? ». Ben, oui. « Pourquoi? ». Parce que je suis certain que c'est vous, comme je suis certain que *Roller Coaster*, sur votre dernier album, c'est également vous. « C'est vrai ».

Qu'est-ce qui vous a amené à produire le dernier Jimmy Rogers? « Il est sans aucun doute l'un des plus grands bluesmen de l'histoire. Muddy (Waters) et moi étions très proches. Et vous savez que Jimmy a été le guitariste de son orchestre. De cet orchestre qui a vraiment donné le coup d'envoi au blues de Chicago. Et comme je trouvais scandaleux que Jimmy n'enregistre pas... ».

Les T-Birds pour conclure le Festival de jazz, c'est la meilleure recette pour décapier les neurones. *Baby, Baby/ I Need A Nurse/ It's an Emergency*

Musique
ENTÊTE
LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

JUILLET

13

RÉVÉLATIONS 92
NATHALIE STUTZMANN, contralto
«Une voix rarissime dont la référence absolue est Kathleen Ferrier.» *France Soir*
Avec Catherine Collard au piano. Au programme : Schumann, Debussy et Ravel.
Le lundi 13 juillet, à l'heure de l'aéroport : 18 h
Cinquième salle de la Place des Arts
Billets : seulement 10\$ Réservations : 842-2112

Association des organismes musicaux du Québec
EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR
ET
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

Théâtre en été
1992

Théâtre d'été
"Le Saint-Laurent"
16 juin au 22 août
Mardi au samedi 20h30
2405 Ile Charron, Longueuil
Réservation: (514) 651-5250

le groupe
Oups!
présente
BOBÉPINE
avec
Llette Fortin
Line Le Brun • Pierre Vaillant
18 juin au 29 août • mardi au samedi
20h • 15\$
Domaine des Montgolfières
696, Ruissseau Barré
Ste-Marie de Monnoir
Réservation (514) 460-3577

La Roche
à Veillon
RESTAURANT LA BOUSTIFAILLE
16 mai au 21 septembre 1992 8h à minuit
CUISINE TRADITIONNELLE QUÉBÉCOISE
THÉÂTRE D'ÉTÉ LA ROCHE À VEILLON
20 juin au 22 août 1992 — représentation 20h30
547, avenue de Gaspé Est, St-Jean Port-Joli Pour réservation: (418) 598-3061

Le Théâtre d'été de Beollet
LA CHATTE ET LE HIBOU
"Un couple pas possible"
Cécile de Bill Marshall
Très en scène par Joie la Bouche
Mise en scène par Fernand Bouville
GHYSLAIN TREMBLAY
LUCIE ROUTHIER
Salle climatisée

LES JEUDIS SOIRS
CKAC73AM
Admission 2 billes, 9\$ par billet
Centre Culturel de Beollet
Réservations : 464-4772
master card et Visa

Une belle lumière intérieure



Deux scènes de *La Reine blanche*.



PHOTOS ARCHIVES

La Reine Blanche

Réal. et scénario : Jean-Loup Hubert. Avec Catherine Deneuve, Richard Bohringer, Jean Carmet, Bernard Giraudeau, Laure Montoussamy, Isabelle Carré, Antoine Hubert. Image : Claude Lecomte. Musique : Georges Delerue. (France 1991) En v.o. française au cinéma du Complexe Desjardins. (1h59)

Odile Tremblay

BEAU FILM d'émotions et d'atmosphère que le dernier Jean-Loup Hubert *La Reine Blanche*. Film classique français doté d'une distribution tout aussi classique, sur une histoire qui évoque la trilogie de Pagnol, avec des ombres à la Marius (Girau-

deau), à la César (Carmet), à la Fanny (Deneuve). Encore un port, des bateaux, et l'appel du large, un amoureux qui s'est embarqué jadis pour des cieux exotiques, et qui revient tout-à-coup au foyer, où s'est convertie aux joies du mariage la beauté du coin que tout le monde jalouse et admire. Tout cela moins Pagnol, moins l'accent du Midi, moins

la roublardise, mais avec l'émotion, les petites chicanes de province qui ont la mémoire longue, et les grues du port, le vent, un charme intimiste, le cri des mouettes. L'action se déroule en Bretagne, plus précisément à Trememout, près de Nantes, au début des années 60.

La Reine Blanche raconte un éternel triangle amoureux. Vingt ans

plus tôt la belle Lili (Catherine Deneuve) a été amoureuse de deux hommes, balançant sans parvenir à se brancher. Si bien que comme des coqs, les soupirants se sont affrontés, combattus, ont rivalisé de folie inventive pour conquérir la dame. Quand Yvon (Bernard Giraudeau), le « bum » s'est embarqué sur un grand bateau un soir de carnaval sans laisser d'adresse, Lili ne s'est jamais consolée, mais a épousé l'autre, Jean, le bon garçon (Richard Bohringer), celui qui a repris la plomberie du beau-père (Jean Carmet). Il y a eu les enfants, une sorte d'attente figée, sans nouvelles de l'explorateur, des secrets enfouis, des silences.

Tout ce beau monde s'affronte vingt ans plus tard au retour pas très glorieux de Yvon. Il boit, il est sans le sous, mais revient aux côtés de son épouse noire et de ses trois enfants café au lait. Oublié, le passé ? Loin de là. Les tensions renaissent, jaillissent comme des volcans mal éteints, les rivalités s'exacerbent. Jalousie, colères, batailles, ruptures. Tout y passe.

Sur une mise en scène dépouillée collée à l'intimité des protagonistes, les émotions prennent la maîtrise du jeu. Et le potentiel dramatique de la situation romanesque est exploité avec beaucoup de finesse par Jean-Loup Hubert qui aime faire parler les regards, exploiter le non-dit, montrer patiemment la montée de chaque crise, en campant des décors auxquels on s'identifie, en donnant à

ses dialogues un naturel remarquable. Certains personnages secondaires sont saisissants et font beaucoup pour conférer à l'histoire son cachet d'authenticité. Les deux adolescentes, filles respectivement d'Yvon et de Jean ont des pudeurs, des embarras, un charme qui illuminent le film.

Mais toute la distribution est excellente, Deneuve plus fondante qu'à l'habitude, et royale de beauté, comme il se doit. Carmet, oblique, Bohringer, touchant de gaucheries, de tendresses rentrées. La révélation du film est sans contredit Bernard Giraudeau, enfin délivré de son cadre de jeune premier, et qu'on découvre soudain moins parfait, moins mince, avec une barbe de trois jours, riche de tout un registre inédit, mi-désespéré, mi comique, colérique, complet en un mot, et infiniment plus séduisant en homme mûr qu'en l'insignifiant bellâtre de ses rôles habituels.

Le village de Trememout nous est livré comme un vrai personnage, avec ses commérages, son carnaval, ses ragôts, ses chuchotements. Le tout rendu avec le moelleux d'une caméra discrète qui va chercher l'intimité dans les décors du quotidien, privilège les gros plans, traque l'émotion furtive, tandis que la musique originale de Georges Delerue accompagne avec beaucoup de sensibilité la montée dramatique. Malgré quelques longueurs à mi-parcours, cette *Reine Blanche* est un beau film romanesque, qui n'éblouit pas mais dégage une belle lumière intérieure.

Montréal vue par... le cinéma

Montréal, ville de cinéma Trésors des collections

Présentés du 14 juillet au 30 août à la Cinémathèque québécoise. Séances à 18h35 et à 20h35.

Alain Charbonneau

APRÈS LE cinéma Parallèle, dont le marathon fou tenait récemment en haleine cinéphiles et cinéphages montréalais pendant plus de dix jours, c'est au tour de la Cinémathèque québécoise d'entrer dans la ronde des festivités du 350e. La petite salle de la rue Maisonneuve célèbre l'événement de diverses façons, et tout d'abord en présentant au cours des deux prochains mois un programme double qui pourra peut-être servir d'antidote au cru acétique dont il a fallu se gargariser cet été dans les salles commerciales.

Du mardi au dimanche donc, à 20h35, Montréal, ville de cinéma proposera au public une importante sélection de films québécois, canadiens et étrangers dans lesquels la métropole, tantôt décor, tantôt personnage principal, nous livre ses secrets et nous dévoile l'une ou l'autre de ses multiples facettes. En tout, plus d'une centaine de courts et de longs métrages de toutes les époques et de tous les styles, qui permettront de dessiner une véritable cartographie cinématographique de Montréal et de comparer les différents visages que la ville prend sous la palette de tel ou tel réalisateur. Une occasion unique, selon les goûts et les humeurs de chacun, de revivre la passion du Christ au pied de l'Oratoire dans *Jésus de Montréal* de Denys Arcand, d'avalier en vitesse un routeur dans le snac-bar coin Rachel et St-Denis de *L'eau chaude l'eau froide* d'André Forcier, de passer un jour de rentrée scolaire à *St-Henri le cinq septembre* avec Hubert Aquin, de découvrir le quartier juif montréalais des années 40 dans *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* de Ted Kotcheff ou encore de prendre le pouls de Montréal à l'aube de la Révolution tranquille dans *Le chat dans le sac* de Gilles Groulx.

En plus de ce programme commémoratif, la Cinémathèque tient une importante exposition sur Montréal et le cinéma dans le hall d'entrée de la salle Claude-Juras. Des



Une scène de *La nouvelle Babylone*, des Russes Grigori Kozintsev et Leonid Traubert (1929).

pans des quartiers les plus typés de la ville ont été reproduits en décor où l'on peut flâner en attendant la prochaine projection, et un lot imposant de documents d'archives, de photographies et d'affiches — provenant des collections de la Cinémathèque ou de collectionneurs privés — sont en montre et permettent de faire le point sur l'histoire du cinéma à Montréal, de l'architecture de ses salles aux différents festivals qui s'y tiennent et aux revues de critique qui s'y publient.

Mais la cerise sur le sundae, c'est dans le complément de ce programme à thématique urbaine qu'on la trouve. Pendant tout l'été en effet, la séance de 18h35 sera réservée à la projection des plus beaux trésors de la collection de la Cinémathèque, toutes catégories confondues. Une chance rare de voir les chefs-d'œuvre qu'on a manqués ou de revoir ceux qui nous manquent, mais aussi l'occasion de découvrir des œuvres moins connues et de sortir un peu des sentiers canoniques du septième art. Côté chefs-d'œuvre : *La Marseillaise* de Jean Renoir, *La Nouvelle Babylone* de Kozintsev et Traubert, *La terre tremble* de Visconti, *L'âge d'or* de Bunuel, *Gertrud* de Dreyer. Côté découvertes : *Mon chemin* d'un

des plus importants réalisateurs hongrois de l'après-guerre, Miklos Jancso ; *Liliom*, le seul film de Fritz Lang tourné en France ; le premier film de Bertolucci, *La Camarade*, ou *24 heures dans la vie d'une prostituée* ; ou encore *In continuo*, ce court métrage d'un réalisateur yougoslave inconnu, Vlatko Gilic, qui filme avec une simplicité et une audace déconcertantes le sang des porcs qu'on égorge coulant dans les drains d'un abattoir de campagne. Sans parler, évidemment, de *Freaks* de Tod Browning ou encore d'*Accatone* de Passolini. Bref, un troupeau de films géniaux qui ne demandent qu'à être

vus. Pour connaître le programme complet et l'horaire des projections, on consultera la revue de la Cinémathèque. On pourra y lire, au passage, un très beau texte, signé Hubert-Yves Rose, le réalisateur de *La ligne de chaleur*, à la mémoire du Verdi, cette salle qui, sous la houlette de Roland Smith, fut pour toute une génération de cinéphiles le bastion du cinéma de répertoire, avant que ne lui succède l'Outremont, puis le Laurier, puis le Papineau. Et qu'enfin le club-vidéo ne vienne sonner le glas à toutes ces salles de la mémoire cinématographique.

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 11 JUILLET
LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE
CIEL MF

PRÉSENTE À 22:00

- symphonie no 45 *Les Adieux* (Haydn)
- extr. suite symphonique *Shéhérazade* (Rimsky-Korsakov)
- concert op. 3 nos 4-5-6 *Estro Armonico* (Vivaldi)
- suite pour orch. en ré majeur BWV 1069 (JS Bach)

DEMAIN SOIR, 22:00

- valses célèbres (Strauss)
- symphonies op. 3 nos 4-5-6 (JC Bach)
- concerto grosso en la majeur (Muffat)
- suites en sol majeur et en ré mineur (Muffat)
- quatuor à cordes no 3 en ré mineur (Cherubini)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

IFAMOUS PLAYERS

INDOCHINE
Catherine Deneuve
Vincent Perez
PARISIEN 886-3858 12:00-3:00-6:00-9:00
480 Ste-Catherine O. * 1:00-4:30-8:00

CENTRE L'AVANT
1609 Le Carrefour * 12:10-3:10-6:10-9:10

GREENFIELD PARK
674-6129 5:00-9:00
1519 Blvd. Taschereau

STE-ADELE
729-7655 Tous les soirs 6:45-9:50
28 rue Morin

CHATEAUGUAY
911-2483 3:00-7:00
610 Blvd. St-Jean, Brossard

LA VIEILLE QUI MARCHAIT DANS LA MER
JEANNE MOREAU GAGNANTE DU "CÉSAR" DE LA MEILLEURE ACTRICE
MICHEL SERRAULT
5e MOIS
PARISIEN 886-3858 12:45-2:50-5:10-7:20-9:30
480 Ste-Catherine O.

La Révolte des Enfants
Un film de GERARD POITOU-WEBER
Maintenant à l'affiche!
MICHEL AU MONT ANDRÉ WILMS CLEMENTINE AMOR RUIA SADA STRANGAR BERNARD BALLEZ LOIC EXTEN et ROBINSON STEVENS
LA RÉVOLTE DES ENFANTS - un film de GERARD POITOU-WEBER - producteur RAYMOND BLI MENTAL
producteur associé JEAN-BENOÎT PÉTISSA - scénario et dialogues de CRISTIAN RIVU et GÉRARD POITOU-WEBER
image DOMINIQUE BRENGERIER son DOMINIQUE DE CHATEL montage COLETTE FABI GAGA groupe CLAUDE LENOIR
musique originale RENÉ LU BRY - une coproduction BILLY FENNER - SGGC - SFGC - avec la participation de CNC et du CONSEIL GÉNÉRAL DES PAYS DE LOIRE
PARISIEN 886-3858 12:30-2:40-4:55-7:05-9:20
480 Ste-Catherine O. * DOLBY STEREO

SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES • NEW YORK
TORONTO

GRAND PRIX
FESTIVAL DE QUÉBEC 1991
SECTION HUMOUR

TROIS GÉNÉRATIONS DE FEMMES QUI ONT FAIT DE L'AMOUR LA VRAIE RÉVOLUTION!

"Un VÉRITABLE PETIT BIJOU!"
- Denise Martel, JOURNAL DE QUÉBEC

LA CÔTE D'ADAM

LE DEVOIR

DESJARDINS 849-FILM BASILAIRE 1 1:30 - 3:30 - 6:30 - 7:30 - 9:20

CATHERINE DENEUVE
BERNARD GIRAUDEAU ♦ JEAN CARMET ♦ RICHARD BOHRINGER

La Reine Blanche
un film écrit et réalisé par JEAN-LOUP HUBERT

À L'AFFICHE!

DESJARDINS 849-FILM BASILAIRE 1 2:15 - 4:40 - 7:05 - 9:30

ALLEGRO pour distribution



Mitsou et Patrick Fierry dans *Prince Lazure*.

PHOTO LES FILMS ASTRAL

Une bête histoire d'amour et de fric

Prince Lazure

Réal : Danièle J. Suissa. Scénario : Chantal Renaud. Avec Mitsou, Patrick Fierry, Jean-Pierre Bergeron, Roberto Medile, André Cailloux, Donald Pilon, Dominique Briand, Gérard Delmas. Image : Louis de Ernsted. Musique : Larry Cohen. Aux cinémas Parisien, Versailles, Plateau, Greenfield Park, en v. anglaise au Palace.

Odile Tremblay

DÉCIDÉMENT, pas moyen de passer à côté de Mitsou cet été. Après avoir poussé le grand cri du coyote, après avoir entonné un *O Canada* de son cru, voici la pulpeuse vedette encore à l'écran, cette fois dans un film de Danièle J. Suissa. *Prince Lazure* se voit flanqué par la publicité du titre de comédie de l'été. Méfions-nous quand retentissent ainsi les clairons et les trompettes annonciateurs. Méfions-nous aussi quand ladite comé-

die nous arrive précédée d'aucun visionnement de presse. Ça se veut léger, on n'a rien contre. C'est surtout creux. Ça se veut désopilant, c'est surtout désolant. Ça s'adresse à un public jeune. Mais sont-ils stupides pour autant ?

Pourtant, le scénario est signé Chantal Renaud. Or, l'ancienne comédienne (rappelez-vous *L'Initiation*) est aussi une excellente plume qui rédigea longtemps des reportages à partir de Paris pour des magazines québécois. Son scénario ne laisse pas filtrer, loin s'en faut, le talent de son auteur. Même chose avec la réalisatrice (et femme de théâtre) Danièle J. Suissa qui ne crée vraiment pas l'événement avec ce film bête.

Prince Lazure est une histoire d'amour et de fric. Il met en scène le Français Patrick Fierry, dans la peau de Louis-Paul Prince-Lazure, héritier d'une multinationale qui porte son nom. Il a 28 ans, il est hy-

pocondriaque, il a peur des microbes, et se fout complètement de son entreprise. Rien du Prince charmant donc. Mais une petite réceptionniste de son chic club sportif, Lili Benetto en laquelle on aura reconnue Mitsou, saura le charmer par son naturel et sa spontanéité. Tout les sépare, mais il l'aimera. Au point de retrouver le sens des affaires et de se lancer dans une O.P.A. géante pour reconquérir son entreprise qui lui échappe. Yvette Brindamour fait une apparition caméo en bonnichette, et, force m'est de constater qu'elle n'y fait pas d'étincelles, et qu'on lui eut souhaité une meilleure sortie. En vilain de service, il y aura Jean-Pierre Bergeron, convaincant et drôle. Quant à Patrick Fierry, son jeu quelque peu monocorde, sans éclat n'enlève rien, et avec la meilleure volonté du monde, on a du mal à croire au couple si mal assorti Patrick-Mitsou.

Peut-être l'erreur de base de ce film comme de *Coyote* est-elle de vouloir faire passer Mitsou pour une femme fatale, quand elle a ressemblé plutôt à un poupon joufflu trop gavé de pabulum. Il y a toujours une dimension tragique, un mystère dans la femme fatale absents de ces grosses joues-là. Ce qui ne l'empêche pas de manifester une indéfinissable présence, d'être riieuse et sympathique, mais Mitsou est trop consciente de

son image, et perd à ce jeu de reflets beaucoup de souplesse de jeu. On l'a manifestement mal dirigée et desservie en lui offrant par surcroît des répliques souvent creuses, parfois sexistes.

Ici elle joue le rôle de la brave fille ignorante, habillée comme l'as de pique (ce chapeau !), et un peu bête. Ce qui dans cette co-production avec la France vient enfoncer le clou des préjugés du Québec mal dégrossi face à la Mère-Patrie raffinée, représentée par un Patrick Fierry agaçant ! Les agents de cette jeune fille, ne lui rendent pas service, à mon avis, en la laissant accepter tout ce qui se présente. Il me semble que, mieux conseillée, mieux encadrée, moins éparpillée, Mitsou pourrait s'épanouir, se trouver, développer la présence qu'elle porte en elle. En attendant, la chanteuse-actrice flotte en des limbes indéfinies dont on sait pas trop si elle en sortira plus tard fleur ou crapaud.

Mais c'est surtout le scénario de *Prince Lazure* qui cloche, l'action traîne en longueur, les gags sont simplistes et mal ficelés et ne nous font pas rire, ce qui est vraiment le bide pour une comédie. Il y a bien de beaux et somptueux décors. Mais on s'y ennuie. Et on s'y ennuie idiot.

Prenez l'air des îles avec

Michel Rivard  Gilles

Vigneault  Maurane 

Richard Séguin  Vilain

Pingouin  Renaud 

Maxime Le Forestier 

Laurence Jalbert  Julien

Clerc  Michel Pagliaro 

et Diane Dufresne 

ENTRÉE GRATUITE
LE 18 JUILLET, DES 13 h, AU PARC DES ÎLES

La Corporation des célébrations du 350^e anniversaire de Montréal présente

MONTREAL, VILLE FRANCOPHONE JOURNÉE MOLSON DRY

350 ANS



MONTREAL
fête

DE 14 h 30 À 16 h 30
CHANSON ACOUSTIQUE

Gilles Vigneault
La Bande Magnétique
Hart Rouge
Laurence Jalbert
Julien Clerc (France)
Richard Séguin
Renaud (France)
Michel Rivard

DE 16 h 30 À 19 h
FRANCOPHONES DU MONDE

Richard Séguin
Michel Rivard
Vilain Pingouin
Zap Mama (Belgique)
Papa Wemba (Zaïre)
Francisco (Martinique)

DE 19 h À 23 h
FRANCOFÊTE DU 350^e

Gilles Vigneault
Laurence Jalbert
Julien Clerc
Richard Séguin
Renaud
Michel Rivard
Diane Dufresne
Maurane (Belgique)
Michel Pagliaro
Maxime Le Forestier (France)

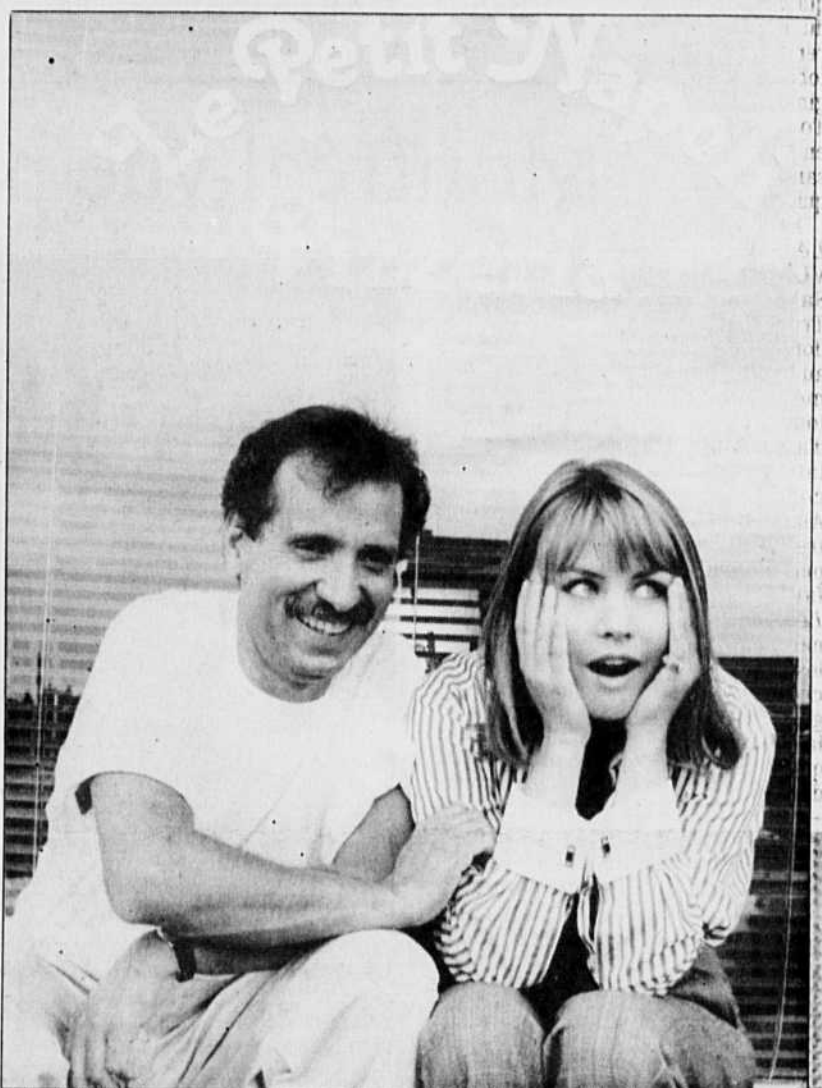
OÙ : Parc des Îles, pointe sud-ouest de l'île Ste-Hélène.
QUAND : Le samedi 18 juillet, de 13 h à 23 h. (En cas de pluie, remis au lendemain)
COMMENT : Station de métro île Ste-Hélène.
Pour plus de renseignements, composez le (514) 872-7292.
Producteur délégué : Spectra Scène

Grands partenaires



En collaboration avec

Avec la participation de



Roberto Medile et Mitsou dans une scène du film de Danièle J. Suissa.

CARBONE 14

LE CAFE DES AVEUGLES

SUPPLÉMENTAIRES 24-25-26 AOÛT

DU 18 AU 22 AOÛT 1992

en coproduction avec

EXP 92

Centre national des Arts

en coprésentation avec la

Société de la Place des Arts de Montréal

EN VENTE MAINTENANT

LE DEVOIR

Théâtre Maisonneuve

Place des Arts

Admission : 522-1245

514 842-2112

Frais de service.

VLB inspiré par le souffle du génie russe

Sophie et Léon

Pièce de Victor-Lévy Beaulieu. Mise en scène de Jean Salvy. Décor : Francine Marcotte. Éclairages : Lucien Deschênes. Costumes : Michel Robidas. Avec Jacques Godin (Léon Tolstoï), Michelle Rossignol (Sophie Bers), Catherine Pinard (Axinia et Sacha Tolstoï), Jean Maheux (Vladimir Tchertkov et le moine-pèlerin) et les choristes Françoise Dubé, Bruno Gauthier, Jocelyne Michaud et Claire-France Vaillancourt. Coproduction du Théâtre d'Aujourd'hui et des Productions théâtrales de Trois-Pistoles présentée au Caveau, Théâtre d'été de Trois-Pistoles, du 2 juillet au 15 août 1992.

Michel Vaïs

POUR LA deuxième année consécutive, Victor-Lévy Beaulieu et une équipe réunie autour du metteur en scène Jean Salvy nous donnent une superbe raison de faire une halte à Trois-Pistoles cet été, pour voir une pièce qui n'arrivera à Montréal qu'au cours de la saison 1993-1994. L'an dernier, on avait monté dans une salle de 200 places aménagée au Camping municipal la *Maison cassée* de VLB qui devait valoir à son auteur le prix du meilleur texte créé à la scène à la remise des prix de la critique en octobre. C'était la première pièce originale de Beaulieu depuis douze ans. Tous les Montréalais pourront la voir en septembre, puisqu'elle ouvrira la saison du Café de la Place, à la Cinquième Salle de la Place des Arts.

Et voici que cette année, *Sophie et Léon*, la toute dernière oeuvre de VLB, est montée par le même Jean Salvy dans une nouvelle salle de Trois-Pistoles. On a en effet abandonné celle du Camping municipal au profit d'un ancien caveau à pommes de terre au centre du village, tout près de l'église, qui permettra d'asseoir une cinquantaine de spectateurs de plus dans de meilleures conditions. Notons que l'éditeur Alain Stanké, à qui l'on doit déjà quatre autres ouvrages de Beaulieu depuis un an (dont *la Maison cassée*), fait paraître le texte de *Sophie et Léon* accompagné d'un « Essai-journal » intitulé *Seigneur Léon Tolstoï*, les deux titres étant publiés tête-bêche en un même volume de 296 pages. Ce texte d'accompagnement de la pièce se compose de réflexions que l'auteur a tirées de sa relecture des quinze tomes de l'oeuvre tols-

toïen et des principales études qu'il a inspirées, entrecoupées d'un journal de bord débutant le premier janvier 1992 pour se terminer au moment où le texte de *Sophie et Léon* va finalement prendre forme. On y trouve VLB, émergeant à peine du deuxième volume de *l'Héritage*, attelé à la fois à la rédaction de la série *Montréal P.Q.* pour Radio-Canada, terminant *Gens du fleuve* encore pour Stanké et menant de front la monumentale recherche pour *Sophie et Léon* et la rédaction de son journal de bord. Passionnante gestation! À Trois-Pistoles, les Éditions Stanké qui, avec les autorités municipales, ont organisé avec faste la première de la pièce et le lancement du livre, ont également réussi à dénicher et à faire venir un arrière-petit-fils de Tolstoï, monsieur Nikita Lopoukhine, citoyen canadien depuis 1951 et vivant à Ottawa.

Dans sa pièce — il dit dans son journal ne pas savoir pourquoi, désireux d'écrire sur Tolstoï, il a imaginé une pièce de théâtre — Beaulieu évoque superbement la Russie du dix-neuvième siècle en mettant en scène un couple infernal. L'union du grand romancier russe et de Sophie Bers commence en effet comme un conte de fée pour se terminer dans la désolation, évoquant par moments *la Danse de mort* ou, plus trivialement, les célèbres engeulades du couple Jouhandeau. Sophie a dix-huit ans lorsqu'elle épouse Tolstoï (en 1862), de seize ans son aîné et déjà célèbre. Le seigneur a déjà fait un enfant à Axinia, une paysanne de son village à qui il restera attaché jusqu'à sa mort. C'est un moine-pèlerin, voulant le remettre dans le droit chemin de l'Église, qui lui présente Sophie Bers (Tolstoï l'avait connue enfant), laquelle s'impose à lui avec la force de l'évidence. Tout en lui faisant treize enfants, Léon vivra avec Sophie dans un état d'insurrection sadomasochiste, chacun essayant constamment de prendre l'autre en faute. Pourtant, des compromis, et même des preuves d'amour véritables jailliront leurs quarante-huit ans de vie commune : ainsi, il renonce dès 1863 à faire la classe aux moujiks, lui qui aimait tellement les contacts avec le « peuple », que Sophie détestait. De son côté, Sophie abandonne ses leçons de piano, Léon ayant conçu une jalousie féroce pour son professeur.

Le caractère démesuré de Tolstoï

le pousse à de violentes colères destructrices, ponctuées de menaces de mort, nourries par l'alcoolisme et apaisées par une sexualité débridée qui le rend coupable. Il s'avère toujours aussi autoritaire, capricieux et imprévisible malgré les principes qu'il professe. De son côté, Sophie, besogneuse et organisée, non sans sombrer elle-même (comme lui) dans la tentative de meurtre, essaie d'endiguer l'incroyable flot de vie qui submerge son époux, et qui est autant responsable de son écriture que de sa difficulté d'être. Opposé à la propriété privée, aspirant au plus extrême dénuement matériel, Léon abandonnera à sa femme tous ses droits d'auteur jusqu'à *Anna Karénine* et elle, retouchant et censurant ses textes, les exploitera habilement, en bonne capitaliste, jusqu'à faire fortune. En passant, l'auteur rappelle l'action de Tolstoï en faveur des doukhobors : utilisant intégralement les droits d'auteur de son roman *Résurrection*, il a permis à 7000 d'entre eux de venir s'établir dans l'ouest canadien.

À ce couple paradoxal, Beaulieu adjoint quatre autres personnages qui, joués par deux comédiens seulement, éclairent habilement d'autres dimensions de la psychologie des protagonistes. Il s'agit là d'une économie de moyens qui renforce remarquablement la théâtralité de la pièce. D'une part, Axinia est jouée par la même comédienne que Sacha, la fille préférée de Léon. C'est elle qui, soudée à son père jusqu'à sa mort, reconstituera scrupuleusement ses manuscrits originaux, allant jusqu'à renoncer, comme lui, à ses droits de succession. Dans son agonie, Tolstoï confond Sacha et Axinia qui, pour lui, a conservé à jamais sa jeunesse et sa sensualité. La scène où il lui demande de chanter, non comme Sacha mais comme Axinia, est très touchante. D'autre part,



Jacques Godin et Michelle Rossignol dans *Sophie et Léon*.

Beaulieu a réuni dans le même comédien les personnages du moine-pèlerin et de Vladimir Tchertkov. Ce dernier, ami de Sacha, fut le plus fidèle disciple de Tolstoï et donc, un ennemi de Sophie à qui il disputera les derniers manuscrits du maître. En ce personnage double, VLB prévient que l'on peut voir l'alliance de Dieu et du diable, des sacrements et de l'argent. C'est lui qui échouera à ramener Léon excommunié dans le giron de l'Église, mais qui récoltera des mains du mourant son dernier journal, que Tolstoï cachait dans ses bottes.

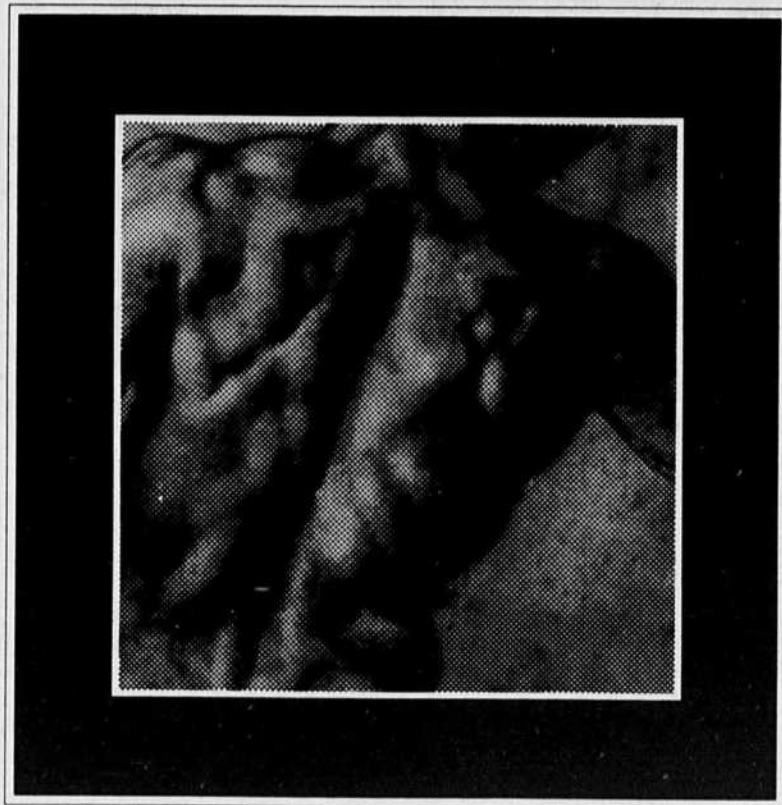
L'écriture de Beaulieu est directe, souvent familière, elliptique. Quelques québécoisismes — clin d'oeil affectueux à Tolstoï comme au public — contribuent au style détendu, parfois nettement comique. Dans la

mise en scène de Jean Salvy, cependant, le ton apparaît plus dramatique que ne le laisse présager le texte. Léon est moins bouffon et facétieux, certaines scènes égrillardes ayant été édulcorées. Par ailleurs, si les choristes-figurants permettent de belles transitions entre les scènes, en se promenant avec leurs icônes, la scénographie élaborée dans le Caveau à pommes de terre, bien qu'apparemment la seule possible dans ce lieu, n'est pas idéale. Le public est en effet coupé en deux par un plateau qui occupe toute la largeur de la salle, et sur lequel les comédiens doivent jouer la plupart du temps de profil. L'émotion a donc un certain mal à se frayer un chemin, de même que les paroles des comédiens, qui se perdent un peu dans l'espace. Ces bémols ne sauraient cepen-

dant mettre en cause l'interprétation remarquable des quatre comédiens, qui ne peut que prendre de l'ampleur avec le rodage. Si Jacques Godin boule ses répliques au premier acte, donnant parfois l'impression de réciter un texte trop documenté, il atteint graduellement l'amplitude voulue, pour finir dans une émouvante apothéose. En passant, il fait miroiter plusieurs facettes d'un personnage aussi vrai dans son apprentissage juvénile du vélo que lors qu'il sombre dans le désespoir sur l'humaine condition. Michelle Rossignol aborde avec générosité le personnage de Sophie, fidèle dans la souffrance et souffrante dans la fidélité, sachant s'effacer lorsque le texte le commande et accueillant avec une cruelle dignité son exclusion des derniers instants de la vie de Léon. Catherine Pinard réunit merveilleusement la sensualité d'Axinia et la rectitude morale de Sacha, proposant un super-personnage de femme fatale, dont Tolstoï déclare qu'il est le seul amour de sa vie. Quant à Jean Maheux, son moine-pèlerin effilé, menaçant, comme son Tchertkov aussi sec que soumis font de lui ce personnage inquiétant et mystérieux qui symbolise tout ce dont Tolstoï se méfie instinctivement.

Un grand décor tout en bois, de couleur terreuse, où l'action se transporte de la gare d'Astopyovo à l'intérieur de la maison d'Iasnaia Poliana, des costumes simples mais réalistes de la Russie paysanne du dix-neuvième siècle, des accessoires soutenant bien l'action, font vivre à merveille ce texte passionné de VLB, où l'auteur a su choisir dans la prose comme dans la poésie de Tolstoï ce qui avait le plus de portée dramatique. Avec *Sophie et Léon*, l'auteur de *Trois-Pistoles* a signé sans aucun doute une fois de plus un des meilleurs textes de la saison.

Nous vous présentons l'oeuvre d'un homme qui a su attendre l'idéal que nous visons sans relâche, la perfection.



En contemplant *Le Génie du sculpteur* dans l'oeuvre de Michel-Ange, c'est toute l'oeuvre d'un véritable maître de la Renaissance qui vous sera révélée. Les plans et les études préparatoires des principales pièces aident à comprendre le processus créatif de Michel-Ange, en plus de mettre en lumière l'ensemble de son oeuvre artistique. Peintures, sculptures, dessins, gravures et objets proviennent de plusieurs collections de l'Europe et des États-Unis, et représentent plus de 160 oeuvres originales qui seront exposées au Musée des beaux-arts de Montréal, du 12 juin au 13 septembre 1992. Lexus, conjointement avec ses concessionnaires de Montréal, est fière de présenter cette exposition, dans le cadre de son engagement à appuyer les arts partout au pays.

Les concessionnaires Lexus de Montréal

Vimont Lexus Toyota
Laval (Québec)
(514) 668-2710

Spinelli Lexus Toyota
Lachine (Québec)
(514) 634-7171

Saint-Laurent Lexus Toyota
Ville Saint-Laurent (Québec)
(514) 747-9811

LEXUS

LE RETOUR
DE LA
GRANDE
PASSION.



The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

À PARTIR DU
16 DÉCEMBRE 1992!
REPRISE POUR UN
TEMPS LIMITE!

Théâtre Maisonneuve,
Place des Arts, Montréal
RESERVEZ UNE SOIRÉE
AVEC LE PHANTOM
(514) 790-2222

Billets également en vente au guichet de la
Place des Arts et aux guichets TicketMaster
(situés dans certains magasins de la Baie)

Groups (20 et plus) téléphonez:
(514) 871-9153 au Québec
(416) 925-7466 en dehors du Québec

Version originale! En anglais
avec des surtitres en français.

Les Arts du Maurier Ltée



Louis Lortie

présente



Chantal Juillet

GRATUIT

LA MUSIQUE DE CHAMBRE
du JEUNE BEETHOVEN

14 et 15 juillet

à la basilique Notre-Dame, 19h00

14 juillet: Invité: Gary Hoffman, violoncelle
BEETHOVEN: Trio, opus 1 no 1
Sonate pour violoncelle et piano, opus 5 no 1
Trio, opus 1 no 2

15 juillet Invités: Gary Hoffman, violoncelle
Robert Crowley, clarinette
BEETHOVEN: Sonate pour piano, opus 10 no 1
Sonate pour violoncelle et piano, opus 5 no 2
Trio, opus 1 no 3
Trio, opus 2

Une production de
l'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
célébrant le 350^e anniversaire de Montréal



350 ANS



MONTREAL
fête

La Corporation des célébrations du 350^e anniversaire de Montréal
et la Banque de Montréal présentent



LE GRAND JEU DE NUIT

Une réalisation du Théâtre Sans Fil, producteur du *Seigneur des anneaux*.

Un fabuleux spectacle son et lumière. Une expérience unique.

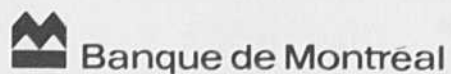
À LA PLACE D'ARMES

Devant la Basilique Notre-Dame

Tous les jours, sauf les lundis, à compter du 14 juillet, à 21 h 30.

Billets 15\$ (taxes incluses). En vente au Réseau Admission, (514) 522-1245 (appels locaux) ou 1 800 361-4595 (extérieur de Montréal), ou en personne au Marché Bonsecours. Pour plus de renseignements, composez le (514) 872-7292.

Une présentation de



Grands partenaires



En collaboration avec



Avec la participation de



Sois belle et surtout chante !

Pascale Pontoreau

AU COMMENCEMENT, une femme venant du Burundi qui chante du rock velours, c'est une énigme. Puis vient l'image. Ce n'est pas une femme, mais une très belle femme. Un peu trop peut-être. Le communiqué de presse met l'emphase essentiellement sur cette beauté. La photo de la reine africaine sur une plage de sable blanc frise le cliché. Louche... Pourtant, la musique vaut qu'on s'y intéresse. Une voix qui pourrait être plus forte, mais des arrangements qui bougent. Une mélodie simple sur des paroles dont on ne comprend pas un trait mot. Et pour cause, Khadja Nin — puisque c'est d'elle qu'il s'agit — chante en swahili. Une deuxième énigme qui aiguise ma curiosité.

Rejointe par téléphone à Bruxelles où elle vit depuis douze ans et où elle vient d'enregistrer son premier album éponyme, Khadja Nin a la voix de ses chansons. Une voix grave et posée. À 33 ans, elle vient de réaliser son rêve d'enfance. Faire de la musique, « monter un groupe » comme elle le disait alors du temps où son père, diplomate, rapportait de ses voyages aux huit enfants de la famille tous les disques à la mode. De James Brown à Johnny Halliday, en passant par les Beatles et Jacques Dutronc. Même les groupes tanzaniens usent le tourne-disque ! Elle ingurgite le plus de musique possible et ébauche son rêve. C'est décidé; elle chantera.

Ses parents, décédés avant que Khadja Nin ne quitte son Burundi natal, n'auront soutenu ni la galère, ni l'ascension. Autodidacte, et récemment mariée à un Belge, Khadja Nin débarque à Bruxelles en 1980. De petits boulots en répétitions, elle s'intègre au milieu musical de la capitale et rencontre le compositeur-producteur Nicolas Fiszman. Elle vient

même au Festival d'été de Québec en 1986 comme choriste d'Edgar LeRoux, récent vainqueur du concours Francorock. « Avoir une belle gueule, ça ne m'a pas aidé tant que ça. Il a fallu frapper aux portes des maisons de disques pendant plus de cinq ans pour enfin obtenir un contrat. » Avec le temps, elle précise son style, monte enfin son groupe. Neuf musiciens belges, le percussionniste Kevin Mulligan qui est Hollandais, Tanga, le guitariste frère de la chanteuse et six choristes.

Et maintenant que le disque *Khadja Nin* est sorti, la belle retourne vivre au Burundi. D'habitude, les Africains qui réussissent au nord y restent. Bruxelles devient donc sa ville de travail. Ville d'amitié aussi puisque compte tenu de la taille de la capitale, tout le monde se connaît. Et Khadja Nin n'hésite pas à faire les premières parties de Philippe Lafontaine ou de Maurane. Mais le Burundi demeure la source essentielle à sa vie. Ce pays minuscule, coincé entre le Zaïre, la Tanzanie et le Rwanda n'a rien à offrir comme valeur marchande sauf ses tambours bien connus. Sans ressource naturelle, mais doté d'un climat favorable, la « petite suisse de l'Afrique » abrite des individus fiers et indépendants. Maintenant, ils ont une vedette parmi eux. « À Bujumbura, il y a 300 000 habitants. Les gens n'ont pas d'argent. Alors, j'ai fait des copies du CD, pour qu'ils puissent l'écouter... au moins à la radio. Dans la rue, on me dit bonjour, on me félicite puis on passe à autre chose... »

Signe particulier du disque ? Il est chanté en swahili. Cette langue parlée par un bon nombre d'Africains demeure peu connue chez les Blancs. Pour Khadja Nin, en tant qu'Africaine, il était important de chanter dans une langue africaine. « Tout le monde était surpris, mais la musicalité de la langue a rompu la barrière des préjugés et de l'incompréhension.



Khadja Nin

tion. Le swahili, c'est pareil. Personnellement, j'aime beaucoup de chansons anglaises et je ne parle pas l'anglais.

Contrairement à d'autres, Khadja Nin ne s'engage dans aucune cause. La seule pour laquelle elle lèverait aisément le poing serait celle des enfants, « qui meurent encore de la rougeole en Afrique et font la guerre ailleurs ». Son album parle, sur des rythmes passant de la samba brésilienne aux percussions africaines, des choses de la vie et de sa passion, le soccer. Dans *Mupe* — invective swahilienne hurlée dans les stades qui signifie *Donne lui!* — la chanteuse rend hommage à ses idoles. « Pour ceux qui ont les dieux des stades en tête/ le foot est transe, hommage aux athlètes. » Elle parle aussi de la naissance dans *Ay Ay Ay*. « Donner la vie est une joie/ Heureux papa, ton bébé est là/ Une occasion comme celle-là/ Ça se fête, ça se boit. » Référence ultime, Khadja Nin glisse en reggae une comptine traditionnelle « Mulofa » décrite en « Petit mensonge/ Petit délit/ Gare aux ennuis ». Bien qu'elle n'en ait pas la prétention, la venue de la sensuelle Africaine sur les routes des musiciens du monde mettra peut-être un jour le Burundi sur la carte.

Rude Luck: le succès frappe

Pascale Pontoreau

ALORS QU'ILS n'avaient pas encore franchi l'ultime étape de la finale de l'Empire des futures stars, ils étaient déjà couverts d'éloges. On parlait du charisme du chanteur, des arrangements du claviériste, de la dynamique de l'ensemble. Un style plus varié que la moyenne. Un son moins rock. Et puis, il y avait des choristes. Un tout bien sympathique qui n'a pas échappé au regard mercantile des maisons de disques qui se sont arrachées le groupe finalement vainqueur. Le 5 mai dernier, Rude Luck entrait par la grande porte dans le monde du showbiz montréalais. Petite anecdote : quelques jours avant le début du concours, le groupe n'existait même pas !

Rude Luck, c'est Rudy Toussaint, claviériste de formation classique aussi talentueux que sympathique. Et c'est Luck Mervil, le métis Haïtien de 6 pieds au sourire qui fait fondre. « On s'est rencontré alors que je revenais de New York », raconte Luck Mervil. « Ça a été le coup de foudre : en une soirée, on avait écrit trois chansons ! » « Moi, je pensais à l'Empire depuis longtemps quand j'ai rencontré Luck », renchérit Rudy Toussaint. « Nous sommes allés chercher des copains. Une chance, ils faisaient de la musique ! Et, c'était parti pour l'Empire. »

Dans le lot de départ, *Faut pas cracker*, leur chanson-totem. « Au départ, ça vient du crack. Une drogue qui ne se trouve pas seulement aux États-Unis. Une drogue qui fait

déjà des ravages à Montréal, mais on n'en parle pas. La chanson suggère surtout qu'il ne faut pas craquer dans la vie. Simple. » Un morceau très largement inspiré musicalement du *So Lonely* des Police. Mais ce ne sont plus les comparaisons qui surprennent Luck Mervil. Il passe tour à tour de Michael Jackson à Prince en passant par Boule Noire. « Ça ne me dérange pas tant que ça vu que ceux à qui l'on me compare sont entrés dans la légende... C'est plutôt flatteur ! » Pour le moment, le groupe semble encore se chercher une personnalité plus forte. Parce que personnalité, il y a déjà. Rude Luck s'inscrit dans un courant rock sur lequel on aurait calqué des rythmes de reggae, à moins que ce ne soit l'inverse. L'association des deux genres permet aux cinq musiciens de s'étendre dans un large éventail.

À peine né, Rude Luck atteint les sommets... une histoire somme toute romantique. Une fois l'émotion passée, l'avenir était à prendre en main. Rude Luck a un potentiel énorme. Même leur manque d'expérience apparaît comme un atout intéressant à modeler. Et les retombées de l'Empire sont plutôt rapides. Si vous n'attrapez pas le train en marche, fini les éloges et l'anonymat vous reprend vite au nez. L'un des prix offert au gagnant de l'Empire consiste en l'enregistrement d'un 45T qui, éventuellement, peut déboucher sur la réalisation d'un album complet. Dans le cas de Rude Luck, c'est la compagnie Isba qui a décroché le gros lot. Luck Mervil précise toutefois combien il ne veut être l'obligé

de quiconque.

L'engouement du milieu a donc précédé — l'Empire ayant une audience réduite — celui du public qui a rapidement embarqué. Au point que Rude Luck se retrouve chef de file des musiques de jeunes. Peut-être parce que tous les membres du groupe viennent de famille où les valeurs transmises étaient saines, Rude Luck transmet un message revitalisant qui rappelle essentiellement que les problèmes actuels des ados proviennent surtout d'un manque endémique de communication avec leurs parents. Et le risque d'étiage « groupes de jeunes qui parlent aux jeunes » n'est pas loin. Pourtant, la variété du public qui les a vu lors des spectacles ou en première partie de Marc Gabriel au Spectrum le mois dernier prouve que Rude Luck peut rapidement convaincre quelque soit l'âge des spectateurs.

Au Québec, Rude Luck devra affronter — compte tenu de son style — une industrie frileuse qui prend peu de risques. Récession et taille du marché obligent ! Un marché qui, selon eux, fonctionne avec une mentalité défaitiste qui ne stimule pas l'émergence de nouveaux produits. Pour le moment, Rude Luck a le vent en poupe, et s'affichera à Québec, ce soir même, dans le cadre du Festival d'été. Une chance unique de voir les choristes, parce que lors des prestations télévisuelles, les demoiselles doivent s'abstenir. « Huit personnes ? C'est bien trop, leur a-t-on dit. Elles ou rien quoi ! »

Les pérégrinations de l'été

Nathalie Stutzmann et Catherine Collard

Debussy, Ariettes oubliées sur des textes de Paul Verlaine, *Cinq poèmes de Baudelaire, Chansons de Bilitis* sur des textes de Pierre Louys; **Ravel, Histoire naturelle** (Le paon, Le grillon, le Cygne, Le martin-pêcheur, La pintade) sur des textes de Jules Renard. RCA Victor RE 60899.

Charles Dutoit et l'Orchestre Symphonique de Montréal

Rossini, Overtures de La scala di seta, Semiramide, La gazza ladra, Guillaume Tell, Il barbiere di Siviglia, L'italiana in Algeri, Il signor Bruschino, La cenerentola. London 433 074-2.

McCartney et Davis

Liverpool Oratorio, avec Kiri Te Kanawa (soprano, Mary Dee), Sally Burgess (mezzo-soprano), Miss Inkley/Chef Mourner/Nurse), Jerry Hadley (ténor, Shanty), Willard White (basse, Headmaster/Preacher/Mr Dingle) et Jeremy Budd (sopraniste), les chœurs et l'orchestre du Royal Liverpool Philharmonic, dir. Carl Davis. EMI CDS 7 54371-2, coffret de deux CD.

Carol Bergeron

HÉSITEZ-VOUS encore entre les festivals d'Orford et de Lanaudière, ce ceux de Québec et du Domaine Forget offrent également des programmations intéressantes. À y regarder de plus près cependant — et en y ajoutant, bien entendu, les nombreux concerts montréalais à la basilique Notre-Dame, à l'Oratoire Saint-Joseph, à l'Aréna Maurice-Richard et dans les parcs — ces événements se partagent volontiers certains artistes, voire certaines oeuvres. Ainsi, par exemple, pour suivre la violoniste Chantal Juillet et le Pianiste Louis Lortie dans leur pérégrination « beethovenienne », il faudra aller d'abord à Montréal, puis à Québec et même à Saint-Irénée en Charlevoix.

L'Orchestre Symphonique de Montréal jouera non seulement à la basilique Notre-Dame où se déroule son festival « Mozart plus » mais à l'amphithéâtre de Lanaudière (ce soir et vendredi prochain), dans les parcs Angrignon et Ahuntsic (les 14, 24 juillet), à Boucherville (le 25 juillet) et enfin à l'Aréna Maurice-Richard (le 30 juillet). On pourrait aussi parler de l'Orchestre Métropolitain qui s'exécutera non seulement à Montréal et à Joliette mais également à Orford.

Peut-être dans le but d'accompagner nos moments de détente de l'été, l'OSM sortait récemment un nouveau disque dont le menu, huit *Overtures* de Gioachino Rossini, plaira sûrement aux amateurs de musiques faciles à digérer. Un tel répertoire d'orchestre n'a cependant rien de nouveau et en dehors du simple plaisir de l'écouter il n'y faut point chercher autre chose.

Sous la baguette de Charles Dutoit, la légèreté, la précision, la transparence est là pour le plus grand profit des « stéréophiles ». Et pour ceux qui veulent détailler davantage, les nombreux soli de l'écriture orchestrale « rossinienne » permettent aux premières chaises de l'OSM de se faire avantageusement valoir. Un bon disque qui s'écoute sans peine. La contralto française Nathalie Stutzmann donnera un premier concert ce soir, au Festival d'Été de

Québec, où, accompagné des Violons du Roy que dirige Bernard Labadie, elle sera la soliste du *Stabat Mater* d'Antonio Vivaldi et de quelques *Arias* de Georg Friedrich Haendel. Lundi prochain, dans la cinquième salle de la Place des Arts, elle sera l'invitée de la série « révélations 92 ». Cette fois, elle partagera, avec sa compatriote la pianiste Catherine Collard, un récital d'oeuvres de Schumann (Kinderszenen op. 15 et les *Liederkreis* op.39), Debussy (trois *Préludes*, « La Sérénade Interrompue, La Cathédrale engloutie, Feu d'artifice ») et Ravel (*Histoires naturelles*).

Or, sur un tout récent laser paru chez RCA, les mêmes artistes enregistraient précisément ce délicieux cycle de *Mémoires* de Maurice Ravel. Dès le premier poème, *Le paon*, on est immédiatement conquis non seulement par cette voix ample et puissante mais par la clarté de la diction et l'intelligence de la prosodie. Il faut noter avec quel art elle s'applique, admirablement secondée par sa partenaire Catherine Collard, à recréer les nuances des « portraits » désinvoltes de Jules Renard auxquels Ravel a su donner un relief génial.

Debussy occupe cependant une place plus importante avec 14 *Mémoires* dans lesquelles le duo fait aussi merveille. On aime réentendre *C'est l'extase*, *Green*, *Spleen* où la musique s'accorde si parfaitement à la poésie de Verlaine. Et les trois *Chansons de Bilitis* demeurent un moment fort du disque. La discographie de cette jeune cantatrice de 27, est déjà fort impressionnante. Les éditeurs EMI, Erato, Harmonia Mundi, Virgin et Sony semblent la disputer à RCA Victor. Elle n'avait que 19 ans lorsqu'elle grava les *Zwei Gesänge* op.91 de Brahms avec le pianiste François-René Duchable chez Erato (ECD 88180). Une telle précocité chez une chanteuse rappelle celle d'une Cecilia Bartoli.

Avec la même équipe locale qui le donnera en première canadienne les 15 et 16 juillet au Festival d'Été de Québec, le Festival de Lanaudière reprendra (samedi 18 juillet) le *Liverpool oratorio* écrit conjointement

par l'ex Beatle Paul McCartney et le compositeur américain Carl Davis. Sur une petite histoire d'amour vaguement autobiographique les deux auteurs ont conçu une musique qui sans être absolument mauvaise ne présente aucun intérêt réel. N'ayant jamais su écrire la musique, McCartney fait partie de ces rêveurs farfelus qui mélangent tout. Pour lui, la « bonne musique » se trouve également chez Beethoven, Bach, Handel, Tchaikovski, Jimi Hendrix, les Beach Boys, les Who et, bien entendu, chez les Beatles. Cet *Oratorio* profane aux prétentions de « grande oeuvre » a bien entendu été enregistré avec une brochette de bons interprètes à la tête desquels on remarque le célèbre soprano Kiri Te Kanawa... rien de moins ! Le tout est dirigé par le ténor de l'aventure, Carl Davis qui verra personnellement s'assurer de la bonne exécution du « chef-d'oeuvre » de son ami Paul McCartney.

MOZART

Charles Dutoit, chef
Louis Lortie, piano
Chantal Juillet, violon
Gary Hoffman, violoncelle

Mozart: Symphonie no 17, K. 129
Beethoven: Concerto pour piano no 3
Beethoven: Concerto pour piano, violon et violoncelle

Jeudi 16 juillet, 19h30

Billets: 7,86\$, 15,50\$, 22,47\$ (taxes en sus)

Disposables au Service d'abonnement de l'OSM, aux guichets de la Place des Arts, aux guichets Admission (Frais de service) et, le jour de concert, à la basilique Notre-Dame.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

CHARLES DUTOIT DIRECTEUR ARTISTIQUE

POWER CORPORATION DU CANADA

Louis Lortie

Chantal Juillet

Gary Hoffman

PRÉLUDES MOZART de 18h15 à 18h45
Musica Camerata Montréal
Luis Grinhaus, violon
Guy Fouquet, violoncelle
Bertha Rosenohl-Grinhaus, piano

Billets individuels: 3,00\$.
GRATUITS pour les détenteurs de billets de concert de la soirée.

Depuis le 1^{er} juillet, réduction de 6% sur tous les billets à prix régulier.

La Presse PRÉSENTE

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LANAUDIÈRE

SRC RADIO ET TÉLÉVISION Diffuseur officiel

CE SOIR

SAMEDI 11 JUILLET 20H00

UN GRAND ORCHESTRE, UN GRAND CHEF, UN GRAND CHEF D'OEUVRE

Chef : Charles Dutoit

RIMSKY-KORSAKOV: Shéhérazade
STRAVINSKI: Le Sacre du printemps

15\$ 30\$ 40\$ AMPHITHÉÂTRE

MARDI 14 JUILLET 20H00

ET UN MERVEILLEUX PIANO

Quatuor Cleveland et Jon Kimura Parker, piano

MOZART: Quatuor avec piano en sol mineur K. 478
PROKOFIEV: Quatuor en si mineur op. 50 no 1
BRAHMS: Quintette avec piano en fa mineur op. 34

18,50\$ ÉGLISE DE LAVALTRIE
Autoroute 40, sortie 122

DIMANCHE 12 JUILLET 14H30

HARMONIES, CANONS, HÉLICOPTÈRE ET MUSIQUE

La Musique de l'Artillerie royale canadienne

La Musique du Royal 22^e Régiment sous la direction des Capitaines Gaétan Bouchard et Denis Bernier

TCHAIKOWSKI: Overture 1812
ROSSINI: Overture Guillaume Tell
PÈRE BRUNELLE: Marche UMJ-60

9\$ 16,50\$ AMPHITHÉÂTRE

LUNDI 13 JUILLET 20H00

QUATRE ARCHETS VIRTUOSES...

Quatuor Cleveland

MENDELSSOHN: Quatuor en ré majeur op. 44 no 1
PAULUS: Quartessence
DVORAK: Quatuor en la bémol majeur op. 105

En collaboration avec le Réseau FM stéréo de Radio-Canada

18,50\$ ÉGLISE NOTRE-DAME-DES-PRAIRIES
En banlieue de Joliette

VENDREDI 17 JUILLET 20H00

NOTRE GRAND AMBASSADEUR DE LA MUSIQUE...

Chef: Charles Dutoit
Soliste: Leila Josefowicz (13 ans), violon

MOZART: La flûte enchantée (ouverture)
MENDELSSOHN: Concerto pour violon, op. 64
BRAHMS: 1^{re} symphonie

15\$ 30\$ 40\$ AMPHITHÉÂTRE

SAMEDI 18 JUILLET 20H00

PAUL MCCARTNEY BEATLE, SA VIE...

McCartney: Oratorio Liverpool

Orchestre du Festival de Québec sous la direction de Carl Davis

Solistes: Lyne Fortin, soprano
Sonia Racine, mezzo-soprano
Mark DuBois, ténor
Gary Relyea, basse

Chœurs: Petite Maîtrise de Québec
Chœur du Festival de Québec
Voix d'enfant: Louis-David Bédard

15\$ 30\$ 40\$ AMPHITHÉÂTRE

À l'occasion du 35^e anniversaire de la fondation de Montréal, voici un livre de base:

François Dollier de Casson

HISTOIRE DU MONTRÉAL DE 1640 À 1672

Texte adapté et commenté par Aurélien Boisvert

205 pages
3 cartes géographiques
Prix: 20,00 \$

LES ÉDITIONS 101 ENR.
Case Postale 591,
Succursale Desjardins,
Montréal H5B 1B7

Menu à partir de 5.49\$

La Montagne Coupée
Chambre à partir de 68\$

Table d'hôte pour 2 pers.: 24,95\$
322, boul. Manseau
Joliette
Tel.: 759-7572

Menu à partir de 5.25\$

93, St-Charles Borromée Sud
Joliette
Tel.: 753-4468

18,50\$ ÉGLISE DE LAVALTRIE
Autoroute 40, sortie 122

15\$ 30\$ 40\$ AMPHITHÉÂTRE

En collaboration avec le Réseau FM stéréo de Radio-Canada

18,50\$ ÉGLISE DE LAVALTRIE
Autoroute 40, sortie 122

15\$ 30\$ 40\$ AMPHITHÉÂTRE

87, Place Bourget Sud
Joliette
Tel.: 759-9777

1000, Montagne Coupée
Saint-Jean-de-Matha
Tel.: 886-3891
1-800-363-8614

Table d'hôte pour 2 pers.: 24,95\$
322, boul. Manseau
Joliette
Tel.: 759-7572

93, St-Charles Borromée Sud
Joliette
Tel.: 753-4468

L'interurbain Bell YAMAHA SPINELLI LEXUS TOYOTA JOËS musique SCOTT

En collaboration avec le Réseau FM stéréo de Radio-Canada

18,50\$ ÉGLISE DE LAVALTRIE
Autoroute 40, sortie 122

15\$ 30\$ 40\$ AMPHITHÉÂTRE

87, Place Bourget Sud
Joliette
Tel.: 759-9777

1000, Montagne Coupée
Saint-Jean-de-Matha
Tel.: 886-3891
1-800-363-8614

Table d'hôte pour 2 pers.: 24,95\$
322, boul. Manseau
Joliette
Tel.: 759-7572

93, St-Charles Borromée Sud
Joliette
Tel.: 753-4468

L'interurbain Bell YAMAHA SPINELLI LEXUS TOYOTA JOËS musique SCOTT

En collaboration avec le Réseau FM stéréo de Radio-Canada

18,50\$ ÉGLISE DE LAVALTRIE
Autoroute 40, sortie 122

15\$ 30\$ 40\$ AMPHITHÉÂTRE



Marguerite Duras

PHOTO ARCHIVES

Odile Tremblay Entre les lignes

IL Y A toujours une pluie fine dans l'oeuvre de Marguerite Duras, une sorte de crachin qui tombe presque musicalement sur sa prose de spleen, depuis Moderato Cantabile, en passant par Pluie d'été, quand elle ne prend pas des cadences de mousson. Duras fait-elle du Duras, se plagiant elle-même, ou bien cette voix syncopée d'ellipses, ce style impressionniste peuplé de plages, de pluie, de rues où on déambule comme ivre au hasard, d'enfants en mal d'affection, d'amours en tout bêtement et irrévocablement les siens ? Et comment pourrait-elle en emprunter d'autres ?

Des fois on ne sait plus très bien. Il y a un procédé d'écriture, omniprésent, une griffe, peut-être facile tout compte fait, souvent prévisible, mais si belle. Même dans son dernier livre Yann Andréa Steiner qui porte le nom de son compagnon de vie, et qu'on s'imagine à priori autobiographique (mais le

Le blues de Duras

patronyme Steiner a été rajouté, pour faire plus durasien sans doute, en allusion à Aurélie Steiner qu'elle a écrit pour lui ?). Les voyeurs n'auront rien ici à se mettre sous la dent ou si peu. Duras fait du Duras, comme dans un roman, elle réussit même à échapper à son histoire, à filer au-delà, à transformer ses amours en fiction et ses fictions en amours, alchimie de l'écriture.

Yann Andréa avait déjà signé aux éditions de Minuit M. D., en hommage à la romancière. Le livre de Duras est ici un écho à cet ouvrage, et une oeuvre essentiellement pudique. De la rencontre du jeune homme homosexuel, suicidaire, et de la veille dame alcoolique, solitaire, montre sacré des lettres françaises, de cette rencontre donc qui sera malgré tout amoureuse, on découvrira ici peu de chose : Les deux whiskies qu'elle ne se rappelle pas avoir ingurgités après la projection d'India Song et la discussion nouée avec les jeunes étudiants de philosophie. Yann Andréa est du groupe. Il écrit ensuite à la romancière. Une pluie de lettres qu'elle trouve très belles. Et un jour l'épistolier arrive chez elle, en Normandie où elle se cache du monde. « On ne connaît jamais

l'histoire avant qu'elle soit écrite », notera Duras. Il a voulu la rencontrer avant de mettre fin à ses jours. Il ne partira plus. Ni ne mourra.

« On s'est couchés avec la lune dans le ciel sombre et bleu. C'est le lendemain qu'on a fait l'amour. (...) Après, vous m'avez dit que j'avais un corps incroyablement jeune. J'ai hésité à publier cette phrase. Mais je n'en ai pas eu la force. J'écris aussi des choses que je ne comprends pas. »

Yann Andréa Steiner est un retour à l'été 80, celui de la rencontre. Mais le récit (est-ce un récit ?) bifurque en cours de route. D'autres histoires se greffent à ce duo, celle de Théodora Kats, belle jeune juive toute de blanc vêtue qui attendait sous le troisième Reich jour après jour les trains de l'Holocauste. Celle aussi d'un petit garçon juif et de sa monitrice qui vivent un amour impossible, semblant faire contrepoin à celui de Marguerite et de Yann Andréa. Défilent et s'instaurent tous les thèmes et climats durasiens : le drame juif, les pleurs de l'enfant, le vent du large sur lequel plane les mouettes, la peur, les rires brefs qui se cassent. « La jeune fille dit qu'on écrivait toujours sur la fin du monde et sur la mort de l'amour ». Et aussi, « Écrire

pour moi, c'était comme pleurer. Il n'y a pas de livre joyeux sans indécence ». Duras est toute entière résumée dans cette tristesse-là.

Ce livre donc, dépasse le cadre qu'il s'est fixé, multiplie les panneaux, change de voie, s'enroule dans la poésie de sa langue, dans l'émotion suscitée au détour d'une phrase, d'une image ourlée, étonnamment belle. Qui est Yann Andréa Steiner ? Comme l'Albertine de Proust, il apparaît à travers ce roman-miroir comme une pure projection des mélancolies, des détresses de l'auteur et en cherchant l'amant, on découvre la Duras, encore et toujours, qui écrit sans relâche le même livre-blues. Avec parfois une fenêtre ouverte sur le drame très réel de ce couple banal et pourtant cimenté qui jamais n'entrera dans les normes du monde.

« Oui. Un jour cela arrivera, un jour il vous viendra le regret abominable de cela que vous qualifiez « d'invisible », c'est-à-dire de ce qui a été tenté par vous et moi pendant cet été 80 de pluie et de vent ». On n'en saura guère plus sur l'horreur « invisible » de cet amour-là, au moment de fermer ce beau livre de pudeur et de sous-entendus.

★ Yann Andréa Steiner, Marguerite Duras, P.O.L. 1992, 138 pages.

Prévert en prose, en vers et en couleurs dans La Pléiade.



Conçu et réalisé spécialement à l'occasion de la Quinzaine de la Pléiade 1992, l'Album Prévert vous est gracieusement offert par votre libraire pour tout achat de trois volumes de la Pléiade. ATTENTION! LE TIRAGE DE L'ALBUM DE LA PLÉIADE EST LIMITÉ.

Andrée MAILLET choses écrites

Carnet 43

DE MES ROMANS et non pas « du roman ». Je ne m'appuie sur aucune théorie, je ne possède aucune idée générale, aucune technique sauf les miennes (une pour chaque roman), aucun secret, aucun « guide de la bonne romancière ». Les romans sur lesquels j'ai travaillé ces années-ci — comme ils se tiennent, je les écris tous en même temps (entre quatre et cinq, ils sont...) Ce système m'agré. Il n'est pas recommandable. Il ne facilite en rien l'avancement d'une carrière. D'autant moins qu'il est fort risqué. Il suppose une foi, un espoir, un espoir peu communs en la vie. Il exige une passion exubérante, tenace, hardie pour l'écriture. Ce système m'a d'abord été imposée — il n'intéresse que moi de savoir par qui, par quoi surtout. La manière dont je les écris me fut donc donnée, non choisie. J'ai dit déjà tout ce que je devais à mes écrivains préférés : Balzac, Colette et tant d'autres. Je me rends compte aujourd'hui à quel

degré — très élevé — je suis redevable à nos demoiselles Jane Austin et Emily et Charlotte Brontë. À Charlotte, surtout.

Ce qui me passionne le plus dans cette dernière — et finale, je l'espère — version des Princes de Sang, ce sont les rapports de force entre ces personnages d'une même famille unis par l'intérêt et la rapacité, la passion charnelle et aussi... l'amour. Salomé non-exclue. Elle choisit la liberté — anarchique après avoir découvert par instinct, intuition, hasard, le Hasard-dieu, le levier qui lui donnera toutes les libertés. Les événements la forcent à réviser ses jugements et ses opinions. C'est ainsi que nous mène l'expérience. Le poing fermé, la main ouverte; disant blanc ce soir, noir demain. Et passant par toutes les couleurs et les nuances. Les gens impavides, prévisibles, ou tout droits, tout loyaux, transparents — thème de Sartre sur son déclin — il en faut quelques-uns dans les livres; je ne les rejette pas. Ce sont les faire-valoir des compliqués, des complexés, des excessifs, des abominables, des fluctuants, des charmeurs et charmants. Il faut aussi un peu d'ectoplasme, une chimère, un griffon devant une fenêtre sombre, beaucoup d'anges, quelques démons; des situations troubles; de soudaines embellies... Ainsi conçois-je mes romans.

MARDI le 13 février, 1973 — Ce matin j'ai reçu trois choses très importantes dont le dernier livre de Kouri, intitulé Ravensbruck et dédié à Lyn et à moi. Je me suis apportée dans ma chambre des dattes et des noix, et tout l'après-midi j'ai lu le livre de Germaine Tillion en pleurant, en m'indignant, et en admirant à la fois son style et quelle rare penseuse elle était devenue. Quand elle nous a reçus l'été dernier, pour manger un couscous à la berbère, chez elle, elle était en train de rédiger ce livre. Il fallait qu'elle rétablisse plusieurs faits et qu'elle se décide à donner son témoignage personnalisé. Mais au prix de quelles tortures physiques et morales ! Car dès qu'il s'agit de sa mère, son asthme revient. Elle est devenue un grand écrivain dans ce

livre et une grande avertisseuse. Un grand être humain, elle l'a toujours été.

SOCIÉTÉ DE la Couronne (d'épines, tantôt, posée sur notre front !) Cent virgule Sept a privilégié ce début des fêtes de Montréal (35^e anniversaire de sa fondation) pour nous raconter le déclin de la Métropole du Canada. Voilà bien du tact et de la délicatesse ! Maso en amour... Qui ne le fut en sa jeunesse, mon Dieu ! n'a point connu toutes les couleurs de la passion, du rouge et du violet jusqu'au rose de cent nuances. Mais l'on s'en sort; (hélas ! de la jeunesse également...) Et j'ai jeté les épines aux orties, viré par vent arrière vers mes bonnes cassettes des plus belles musiques de je ne sais pas toujours qui (ayant oublié parfois d'inscrire sur le boîtier le nom de la compositrice, ou celui de son mari). Ce matin, voici quel fut mon programme : le 1^{er} choral de César Franck, un motet de Jehan Alain, son camarade, cinq chansons de Duparc interprétées par Françoise Pollet. Des variations sur La Folia de Marin Marais, la Suite Bergamasque de Debussy arrangée pour 2 guitares et ensuite, la même oeuvre pour piano — jouée par Paul Badura-Skoda. De la musique française; Montréal, ville française ? Voyons : au programme de la saison prochaine de l'OSM, SEIZE OEUVRES allemandes. Une oeuvre française. Cinq russes, 16, ou 17 ou 49, n'importe ! Rien de français. Ah si ! pardon. L'Inécoutable Heure espagnole de Ravel. De quoi, vraiment, faire aimer Ravel, ce génie des génies après... Avec ?... après, quand même Debussy, dit Claude de France. Trop peu de Canadiens-Français s'abonnent aux concerts de l'OSM ? Pas à cause de Dutoit. Car cela ne peut pas être le Maestro qui impose les détails de ces programmes : — Beethoven, Bruckner, Mahler ad nauseam ! AD NAUSEAM !

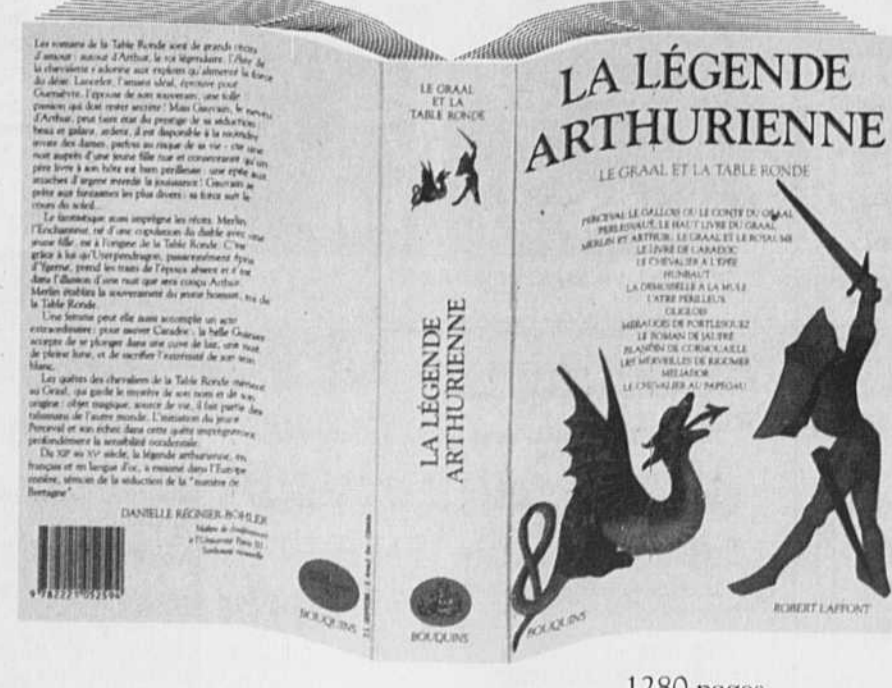
CEUX QUI se voilent la face. Oh... ceux qui ne regardent pas dans l'oeil du Président Allende le

défi d'un sauveur, / qui ne regardent pas non plus dans les flasques contours d'un poète mourant, la liberté se défaisant... ceux qu'un mot trouble et qu'une mort ennue. Puis ceux-là dont les mains se ferment roide comme grappins de fer sur quelques biens et quelque puissance... / Et enfin ceux-là privés d'yeux et d'oreilles humaines par la faute inconnue — la première félonie — Oh ! que je les crains ! que nous devons les plaindre et les craindre !... / Et qu'oscillent leurs socles au centre de nos tremblements de coeur ! Que prévaricateur est leur ordre ! / Que notre épouvante autour d'eux les éprouve par son fracas d'ouragan ! et notre indignation divine, comme elle devient vite une trombe telle qu'en aucune mer chaude aucun navigateur n'en évita jamais !... / qu'en nous-mêmes et contre nous et malgré ceux-là dans des arches déjà ramollies, corrodées, avariées fatalement, le déluge, sans les bousculer s'immisce, et peu à peu les alourdit, les comble / Et que le jour arrive où dans nos larmes et nos deuils, sauvés nous-mêmes par la douceur impénétrable / les cris de ceux-là, si durs, déjà vraiment perdus, / nous ne pourrions pas les entendre...

TOUJOURS dans mon jardin des rêves, dame SÉI observait combien les noms, les portraits ravivent la mémoire. Une photo... Sonia del Rio près de notre Citroën ID 21. Nous sommes à Madrid, avec deux de nos enfants : Didine et Christou. Joie d'avoir vu danser Sonia au Palais des Congrès avec la troupe d'Antonio dont elle est l'une des premières danseuses. Exquise dans le Quadrille du CHAPEAU TRICORNE et plus gitane que les gitanes dans l'AMOUR SORCIER, l'un des inimitables chefs d'oeuvre de Manuel de Falla. Sonia del Rio est l'unique Canadienne-Française diplômée du Conservatoire de Madrid et spécialisée dans quatre disciplines de la danse espagnole. Elle dansa deux saisons à la Scala de Milan et deux ans dans les opérettes que chantait Luis Mariano au Château de Paris, sous la direction de Jean-Claude Casadesu.

LIBRAIRIE HERMÈS ses libraires ses rencontres ses heures de 9h à 22h 362 jours par année 1120, ave. Laurier ouest outremont, montréal tél.: 274-3669

J'aime les Bouquins... leurs prix aussi!



Tout sur le Graal et la Table ronde en un seul «Bouquins» léger, souple et solide.

AUTRES TITRES DE LA COLLECTION LITTÉRATURE:

- Émile Zola
• Alexandre Dumas
• Lovecraft
• Paul Verlaine
• Mille et cent ans de poésie française

BOUQUINS ROBERT LAFFONT

L le plaisir des
livres

À propos de sexe

UNE SCÈNE DE DÉVORATION

Geneviève Hélène
Jacqueline Chambon, 1992, 61 pages.

MANUEL DE CIVILITÉ POUR LES PETITES FILLES À L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION

Pierre Louÿs
Allia, 1992, 103 pages.

Francine Bordeleau

IL Y A érotisme et érotisme. Celui de Geneviève Hélène (est-ce la mode, chez les femmes, d'écrire des récits érotiques ? Encore heureux que plusieurs le fassent bien) est grave, torturé, sans un gramme d'humour ou de distanciation.

Dans *Une scène de dévoration*, une femme — la narratrice — est plaquée par son amant. Va faire un tour dans un bar pour se changer les idées. Demande une choppe de bière. « La bière coulait, moussait, gonflait. » Très allusive, la dame, mais ce n'est que le début. Je vous assure qu'après seulement deux pages, on ne boit plus sa bière de la même façon.

Avec quantité de positions explicites, Geneviève Hélène, prix Pierre Louÿs, de la nouvelle érotique en 1987 et auteur d'un roman érotique, *La Belle que voilà* (Jacqueline Chambon, 1990), fait l'autopsie de la one night stand — l'expression anglaise est beaucoup plus forte que sa bancale traduction — entre deux inconnus. Il s'agit là d'un texte curieux bien que torride à souhait : avec ses hachures et ses saccades, qui colent par ailleurs fort bien au propos de l'auteur, le style de madame Hélène rappelle cette prose poétique qu'on a lue en masse durant les années 70 et au début des années 80. Ce style était surtout pratiqué par les femmes et se réclamait de l'écriture du corps.

Ce texte est cependant tout sauf anodin, qui nous montre, à l'instar d'autres presque toujours écrits par des femmes, la brutalité, l'animalité du désir et du plaisir. Le sexe, ici, est tragique, on sent que la psychanalyse est passée par là, que l'auteur utilise l'anatomie pour tenter d'atteindre l'âme, et des phrases nous arrêtent. Celle-ci par exemple : « Jouir. Cela bâillonne l'âme — si peu. » Ou encore : « Le cœur pleure

l'eau du ventre sur les queues de rencontre. » Les deux sont très représentatives du style de Geneviève Hélène, style que je ne trouve pas dénué d'intérêt mais qui, je le sais, déplaît souverainement à plusieurs.

Le Manuel de civilité... de Pierre Louÿs, est exactement aux antipodes. Ce serait, précise l'éditeur, le premier érotique de l'auteur des *Chansons de Bilitis* et d'*Aphrodite* « à avoir connu les honneurs de la publication ».

Parodie joyeuse et grivoise des manuels de bienséance qui s'écrivaient au début de ce siècle, le livre de Louÿs est une suite d'aphorismes juteux. Parmi les plus convenables : « Ne dites pas : J'ai envie de baiser. Dites : Je suis un peu nerveuse. » Ou encore : « Si vous trouvez un monsieur tout nu dans le lit de mademoiselle votre sœur, n'allez pas le dire tout bas à monsieur votre père. La visite n'est pas pour lui. »

Il se dégage de ces aphorismes regroupés sous plusieurs rubriques (« À la chambre », « À la maison », « En visite », « Avec l'amant de sa mère », etc.), qui apprennent aux petites filles quoi faire (façon de parler !) avec son père, la bonne, son confesseur, son frère... un parfum à la fois immoral et légèrement suranné. C'est du Louÿs joyeux, rafraîchissant, on ne peut plus paillard. Ce petit livre futile est tout à fait réjouissant.



Le Clézio dans l'ornière du passé



Lisette MORIN

▲ Le feuilleton

ÉTOILE ERRANTE

J.M.G. Le Clézio
Paris, 1992, Gallimard, 339 pages.

IL Y A quelques semaines, Nadine Gordimer, Prix Nobel de littérature 1991, était l'invitée de Bernard Rapp pour son dernier roman : *Histoire de mon fils*. Elle n'était évidemment pas seule. Un romancier français, Paul Louis Rossi, faisait également partie de ce plateau, pour une oeuvre en grande partie autobiographique intitulée : *La Montagne de Kaolin*.

Attentive, s'efforçant de tout comprendre grâce à la traduction, Nadine Gordimer, à propos du livre de Rossi, faisait observer, avec étonnement, que de plus en plus de romanciers contemporains, en France, par le roman ou par le récit historique, ont le goût de retrouver le passé douloureux de la deuxième grande guerre et de l'occupation. Sans être militante dans son pays, l'Afrique du Sud, Gordimer traite de sujets très actuels, préfère l'époque que vivent les Africains blancs d'aujourd'hui, et la lutte contre la ségrégation raciale dont elle

souhaite évidemment qu'elle s'achève avec l'égalité pour tous : blancs et noirs.

Introduction sans doute un peu longue pour aborder le dernier roman de Le Clézio. Mais indispensable puisque l'auteur, autrefois si original de *Le Procès-verbal* qui lui valut, à 23 ans, le prix Renaudot, qui a publié depuis 1963 pas moins de 23 ouvrages, tombe lui aussi dans ce qu'il faut bien appeler l'ornière du passé. Bien que je ne lise plus guère Le Clézio, découragé par *Les prophètes de Chilam Balam*, *Relations de Michoacan* et autre *Omitsha*, j'avais pourtant bien apprécié, l'autre année, *Printemps et autres saisons*, des nouvelles exclusivement consacrées à des personnages féminins.

Il s'agit encore d'héroïnes, dans *Étoile errante*. L'histoire d'Hélène (ou Esther quand elle affirme sa judaïcité) et de sa mère Elizabeth, est très longuement et très minutieusement contée, depuis leur départ d'un petit village du midi, où elles fuyaient la persécution allemande, en 1943, jusqu'au lent et difficile voyage qui les conduit en Israël. Minutie et superfluité de détails, par les routes pierreuses, par les étapes où tout manque à ces « errantes », tout cela est sans doute de la bonne matière romanesque, appuyée sur une documentation longuement accumulée, mais à vrai



PHOTO ARCHIVES

Jean-Marie Le Clézio

dire finit par lasser, en plus de 330 pages, la lectrice pourtant bien disposée.

Une autre jeune fille traverse *Étoile errante*. Elle se nomme Nejma et Esther ne la rencontrera que très fugitivement puisqu'elle est Palestinienne et qu'elle s'en va rejoindre ses coreligionnaires dans les camps de réfugiés.

En fait, ce roman est celui de l'errance et de l'exil, comme son titre le laissait déjà entendre. Le jeune état d'Israël, s'il convient à

Elizabeth, qui a perdu son mari en France, ne satisfait en rien le goût d'absolu qui hante sa fille. Des malheurs successifs priveront d'ailleurs Esther de compagnons très chers, et même de celui qui sera le père de son enfant, mais qui mourra trop tôt pour l'apprendre et s'en réjouir.

Bizarrement, et c'est souvent que les romanciers imaginant l'exil pour leurs personnages choisissent notre pays comme « bout du monde », Esther vivra plusieurs années à Montréal, y mettra son fils au monde, étudiera à McGill avant de retourner vers le vieux continent. Une nouvelle génération sera-t-elle moins « errante », finira-t-elle par trouver une terre promise et enfin accordée ?

Ce roman de Le Clézio aurait sans doute dû m'émouvoir. Il comporte tous les éléments d'un destin malheureux, semblable à tant d'autres qu'aura engendrés l'époque troublée qui est la nôtre. Or, j'ai refermé le livre... les yeux secs. Le Clézio, dont chaque nouveau livre est salué par ses inconditionnels comme un autre chef-d'oeuvre, n'arrive plus à m'émouvoir, alors que plusieurs de ses émules romanciers y parviennent sans effort. Incompatibilité de caractère, sans doute, entre auteur et lectrice. Dommage !

LA VITRINE DU LIVRE

Clément Trudel

TRANSFORMATION DU DROIT

Les Cahiers de droit, Vol 33, no 1
Sous la direction de Pierre Verge
Université Laval

SOUS une toilette nouvelle, les Cahiers de droit continueront d'explorer les sentiers de l'évolution du droit. On trouve dans ce numéro daté de mars un intéressant article de Sylvio Normand sur *Tradition et modernité à la faculté de Droit de Laval, entre 1945 et 1965*; cette faculté dut en venir à l'embauche de professeurs à temps plein, après avoir constitué un club de juristes qui en faisaient généralement une activité d'appoint, tentés qu'ils étaient de se mêler de près à la politique ou à autre chose que les cours à proprement parler. Thierry Bourgoignie, de l'Université catholique Louvain-la-Neuve, fait le point sur la protection du consommateur — et certaines appréhensions qu'elle suscite — à la veille du grand marché commun intérieur européen prévu pour le 31 décembre 1992. Ce numéro de mars

compte sur une coopération du groupe de recherche GEPTUD, qui inclut des chercheurs en sciences sociales et en philosophie, en plus de spécialistes du droit; il en sera de même dans le numéro de septembre.

LE TRAVAIL

Pierre Bouvier
Collection Que sais-je? No 2614
Presses universitaires de France

DANS le monde contemporain, les « acquis antérieurs » des travailleurs semblent freinés par l'existence du chômage endémique, la précarisation des emplois, le travail au noir et les « petits boulots ». Cet opuscule de Pierre Bouvier peut sembler se perdre dans un survol de faits de civilisation, mais il pose intelligemment la question des « recompositions » des rôles. L'auteur s'interroge sur la possibilité de trouver des substituts aux attributs qui furent un temps ceux des entreprises traditionnelles et des syndicats dont il scrute le langage et souligne les paradoxes. Bouvier cite les courants nombreux tendant à interpréter le monde du travail. Le chapitre 3, sur l'évolution, la transformation et les remises en

cause, effleure la fragilité des idéologies, la crise du marxisme instrumental et les limites du libéralisme.

LES RELATIONS DES JÉSUITES: UN ART DE LA PERSUASION

Rémi Ferland
Les éditions de la Huit
Québec, 1992

GEORGES GOYAU a déjà qualifié les *Relations* d'« oeuvres publicitaires d'hommes d'action ». Ces écrits largement diffusés étaient en somme une réclame de la colonie s'adressant à la vieille France. Rémi Ferland s'attache aux écrits de Paul Lejeune de 1632 à 1641. Il recherche confirmation de l'hypothèse d'une vaste « entreprise de séduction » qui

revêt par moments des allures mystiques. Lejeune, ancien professeur de rhétorique, joue d'ironie, il exhorte, fait des reproches, prophétise, se confesse, met parfois en opposition les bons côtés des *Sauvages* pour mieux tancer les vices ou le manque de zèle des Européens. Lejeune fait oeuvre utile, il avoue ne pas écrire sur tout ce qui se passe, mais seulement sur ce qui tend au bien de la foy, et de la Religion, et va jusqu'à suggérer de lire Champlain pour mieux connaître les autres aspects de la vie de ce pays. Fort de la « supériorité » de sa religion et de sa civilisation, Lejeune, d'après Rémi Ferland, fait oeuvre de « propagande missionnaire » qui ne laisse que peu de répit, au demeurant illusoire, au lecteur qu'il faut persuader du bien-fondé de deux volets indissociables : colonisation et évangélisation.

Équations oiseuses

LE CARRÉ CIRCULAIRE

César Lopez
Traduit de l'espagnol
par François Maspero
Maurice Nadeau
Paris, 1990
151 pages

Hervé Guay

AU MOMENT où le Pen Club condamne le régime de Fidel Castro et l'exhorte à libérer « tous les écrivains emprisonnés pour motifs idéologiques », voilà que nous parvient de Cuba un recueil de nouvelles de César Lopez publié chez Maurice Nadeau.

Apparentées au surréalisme cubain, dans la foulée de Virgilio Piñeras et de José Lezama Lima, ces nouvelles, étalées sur trente années, relèvent du fantastique et nous ramènent toutes plus ou moins à une humanité déshumanisée où règnent l'anonymat et la justification arbitraire.

Leurs héros sont plongés la plupart du temps dans des équations oiseuses qu'ils tentent en vain de solutionner. Les règles leur en sont inconnues lors même qu'ils les recherchent et le temps qu'ils y passent ajoute encore à leur déperdition de liberté et d'identité.

Selon ce qu'il aborde, Lopez fait penser à Buzzati, avec, par exemple, *Le voyageur et les adieux*, ou, en France à Obaldia, par son humour et ses détournements de logique. Encore que son univers soit moins métaphysique que le premier et plus mathématique que le second.

À lire ces récits brefs et inquiétants, on se prend soudain à douter de nos actions les plus habituelles, que nous posons peu conscients de

leur sens. Et s'ils faisaient partie d'une algèbre destructrice à la Lopez où tout comme son envers, chaque geste facilité d'un pas supplémentaire la marche vers le précipice... Puis, pareils à ses personnages, nous nous persuadons que ce n'est pas le cas.

CARON LIBRAIRE
LA OÙ VOUS RISQUEZ LE PLUS DE TROUVER plus de 100 000 titres sur tous les sujets
1246 rue St-Denis

APPRENEZ VOTRE SPORT PRÉFÉRÉ EN UN WEEK-END

GOLF WEEK-END par Peter Ballingall
TENNIS WEEK-END par Paul Douglas
VOILE WEEK-END par John Driscoll

Conseillé par un expert, vous pourrez, en un rien de temps, acquérir les connaissances nécessaires à la pratique d'un sport ou d'un passe-temps.

Abondamment illustré en couleur 19,95\$

en vente chez votre libraire

ÉDITIONS DU TRÉCARRÉ

Pour souligner les 350 ans de Montréal

MISSION MONTRÉAL
Les congrégations religieuses dans l'histoire de la ville

Comprenant plus de 250 photos dont plusieurs en couleurs, ce magnifique album rappelle le rôle important des congrégations religieuses dans l'histoire et le développement de la ville. Il prolonge l'exposition du même nom réalisée par le Musée David M. Stewart. Vol. de 160 pages, 29,95\$

Il faut parler de ces milliers d'hommes et de femmes qui, depuis les débuts de la métropole, ont mis leur vie au service de Dieu et de leur prochain. Il faudrait visiter avec eux les hôpitaux, les hospices, les asiles, les orphelinats, les maternités, les refuges de nuit, les prisons. Avec eux, parler au pauvre, au vieillard, à l'aveugle, au sourd-muet, à l'enfant démuné. Aller les voir enseigner au couvent, au collège, à l'académie, au jardin d'enfance, à l'école normale, à l'école d'infirmier ou à l'école technique. (Jean Prochencher)

FIDES

DEUX ROMANS POUR L'ÉTÉ!

Chez vlb éditeur
Richard Lachaine
Le roi Numa
Avez-vous peur de la sorcellerie? Numa, un détective privé, doit retrouver le fils héritier d'une riche neurosténique qui s'est donné la mort après avoir été... envouté! Tout un programme pour ce privé, car les choses ne restent pas simples bien longtemps quand magie et sacré s'emmêlent.
«Le roi Numa demeure un excellent divertissement qu'on dévore d'une traite avec autant d'angoisse que de plaisir.»
Pierre Salducci, *Le Devoir*
272 pages — 19,95 \$

Chez Quinze, éditeur
Thérèse et Michel Descarries
Le serment de Véronique Chénier
En 1937, Véronique Chénier se retrouve à Paris pour y faire ses études. La guerre d'Espagne fait rage et l'Europe sera bientôt plongée dans une des pires tragédies de l'histoire. Véronique sera au centre de toute une série de drames qui marqueront à jamais sa vie et qui donneront lieu à ce poignant récit d'une quête de vengeance.
«Le serment de Véronique Chénier est un livre engagé comme on en écrit trop peu, un livre choc qui dénonce les atrocités de la guerre [...] Un livre à mettre absolument au programme de tous les cégeps, en littérature comme en histoire...»
Pierre Salducci, *Le Devoir*
288 pages — 19,95 \$

TOURISME/excursion

Le charme des châteaux français

Normand Cazels

LA FRANCE a tant de châteaux qu'elle a certes dû arrêter de les compter. Étroitement associés aux gloires et horreurs de son histoire, ils marquent son paysage tant dans ses recoins les plus reculés que dans l'orgueilleuse vallée de la Loire. En ruines ou restaurés à grands frais, ils connaissent des sorts divers auxquels le tourisme n'est pas étranger.

J'ai sous les yeux un album couleurs, *Aimer le pays cathare*, tout fraîchement publié par une maison peu connue ici, les Éditions Ouest-France. Page après page, il livre des images d'une beauté à la fois radieuse et désolée où se succèdent donjons et remparts la plupart du temps efflochés sur leurs crêtes de pierre grise; car il s'agit ici des restes séculaires d'un christianisme si différent qu'il incita la papauté et les barons français à déployer sans relâche zèle religieux et armées pour les rayer de la carte.

Ce fut, dans tous les pays de langue d'oc, la croisade contre ceux et celles qu'on appela les Albigeois. De 1209 à 1229, elle dévasta tout l'espace de soleil compris entre la bordure méridionale du Massif central et la Méditerranée, les grands plis des Pyrénées et les bouches du Rhône. Impitoyable, terrible, absolument meurtrière, l'Inquisition prit la relève pendant près d'un siècle, gommant sur ses bûchers toute trace de cette « hérésie » et, plus encore, d'une civilisation aux traits originaux.

Tout à leurs émois et curiosité, les touristes qui se promènent dans les rues de la Carcassonne fortifiée ou sur les précaires remparts des définites forteresses de cette vaste terre d'Occitanie n'ont cure, le plus souvent, de ces souffrances et tra-

gédies : si leur plaisir d'être là est sensible aux cicatrices du temps, il n'en sent pas la blessure latente. Comme des enfants : je revois encore Geoffroi, mon fils de 14 ans, fouiller les lambeaux du château de Chinon accroché au-dessus de la Vienne, à la recherche de quelconques oubliettes ou passages secrets.

Certains châteaux, tels Versailles, Vaux-le-Vicomte, Chenonceaux, Azay-le-Rideau, ont préservé leurs splendeurs et les offrent en pâture aux yeux éblouis des visiteurs. Je me souviens d'un récent spectacle de sons et lumières à Chambord où, par la magie de l'imaginaire, François 1er faisait faire la tournée de sa royale résidence secondaire à Charles Quint.

Je me souviens aussi d'avoir un peu indisposé quelques amis français en notant que ledit spectacle, en ce pays pourtant républicain depuis plus de 200 ans, s'il faisait l'éloge de la grandeur de la France et de ses seigneurs, ne faisait nulle mention de tous les ouvriers et artisans, de ces gens de rien, qui avaient bâti cette « merveille » de leurs mains et de leur art...

D'autres ont trouvé une nouvelle vocation. Devenus hôtels de luxe, ils proposent à leurs résidents d'un jour ou de quelques nuits la vie de château — dans tous les sens du terme. Classée quatre étoiles, l'*Hostellerie du Château*, à Fère-en-Tardenois, fut l'un des premiers châteaux à être ainsi transformés en 1956 : 23 chambres, dont sept suites, toutes meublées de style ancien, salle à manger aux murs lambrissés, vins fins et haute cuisine, service personnalisé, attentif et soigné, parc boisé de 70 hectares, tennis sur place, golf, caves et vignobles de Champagne à proximité.

Les bâtiments convertis en hôtel datent du 16^e siècle, que d'ultérieurs

travaux transformèrent vers 1855. À côté, subsistent, comme des stalagmites à l'air libre, les dents de pierre d'une plus ancienne construction dont les origines remontent à 1206 et au comte Charles de Dreux, petit-fils de Louis VI qui la fit ériger. Le soir, sous la lune, on pourrait presque y souhaiter la visite de ses anciens propriétaires...

L'*Hostellerie du Château* est ouverte toute l'année. Ses tarifs journaliers vont de 800 à 1050 francs pour les chambres, de 1200 à 1730 francs pour les suites auxquels s'ajoutent petits déjeuners (80 francs) et repas (menus de 290 à 470 francs). L'hôtel offre en outre des forfaits axés sur le golf, des circuits en Champagne, des vols en montgolfière et même des liaisons sur demande avec l'aéroport Charles-de-Gaulle situé à 45 minutes de là par la route (quand il n'y a pas de barrages routiers...). Tout cela, bien sûr, n'est pas donné, mais la vie de château a son prix!

Pour sa part, Harry Atterton est anglais d'origine, du Yorkshire plus précisément. Polyglotte et globetrotter, il vécut près de 30 ans au Canada dans une bonne dizaine à Montréal. Un jour, en Australie, il maria en secondes noces Jacqueline Courtot, Française née en Nouvelle-Calédonie. Ils décidèrent de parcourir la France pour trouver un château à l'abandon, si possible en ruines, le restaurer et en faire un hôtel.

Le résultat, le *Château de Bouesse*, est une surprise. Surprise de découvrir, au sud de Châteauroux, au cœur du Berry chéri de George Sand, un château-fort du 13^e qui semble avoir épargné l'outrage du grand âge. Surprise de constater l'immensité de la recherche, de la patience et des travaux que nécessite cette renaissance. Surprise d'apprécier, en ce lieu, un décor et une qualité d'accueil rarement atteints

en pareil endroit.

Onze chambres y ont été aménagées en des styles différents et six autres sont en préparation. Chacune a son nom : Anne de Bretagne, Jeanne d'Arc, de Gaucourt, Charles VII, Charles VIII, Louis IX et cætera. Celle du Dauphin est installée à mi-hauteur du donjon. Ses dimensions sont monumentales : entre le lit à baldaquin et l'âtre où pourrait rôti un boeuf tiendraient au moins

deux pianos à queue. Par les fenêtres, l'œil porte sur la campagne environnante ou sur le parc à la française revenu à ses formes après avoir été libéré de ses brossailles.

Dans un français impeccable et avec un humour tout britannique, Harry Atterton, nouveau châteelain, nous fait faire le tour du domaine : « En dégagant une dalle devant cette cheminée, nous avons découvert un squelette sans tête vieux de plus de 200 ans. Cette personne avait été probablement assassinée car, sans sa tête, impossible de l'identifier. Nous l'avons couché sur une grande table et avons fait venir un médecin... qui nous a confirmé le décès de l'individu ».

À notre arrivée, un chat tacheté de roux dormait sous le chaud soleil devant l'entrée. Sculptées dans la pierre au-dessus du porche, les nouvelles armoiries du château rendent hommage à ce paisible gardien : entre les initiales de Jacqueline et d'Harry, trône — c'est le cas de le dire — l'emblème du Québec et l'initiale de Maya, la chatte ramenée du Québec...

Dernière surprise : le *Château de Bouesse*, avec toutes ses beautés et son confort, pratique des prix étonnamment bas : chambres et suites à partir de 490 et 690 francs respectivement, table d'hôte à partir de 140 francs. Une autre vie de château...

Renseignements : • *Maison de la France*, 1981, rue McGill College, suite 490, Montréal, H3A 2W9. Téléphone : (514) 288-4264. Télécopieur : (514) 845-4868.

• *Hostellerie du Château*, 02130, Fère-en-Tardenois, France. Téléphone : (33) 23.82.21.13 ou 33/23.82.37.81.

• *Château de Bouesse*, 36570, Bouesse, France. Téléphone : (33) 54.25.12.20 ou 54.25.12.30.

NDLR — Nous remercions les sociétés Air Canada et Renault Hors Taxes TT de leur collaboration.

TOURISME/chronique

Tourisme à l'anglaise

Normand Cazels

« LES DESTINÉES du tourisme et de l'environnement sont étroitement liées. Sans un environnement attrayant, le tourisme ne peut se développer ni durer. De même, sans le tourisme, la capacité de nos sociétés à préserver leur patrimoine et à mettre en valeur leur environnement serait affaiblie; le sort d'ailleurs de nombreuses communautés en dépend et, sans son apport, il pourrait être encore plus sombre. Il y a donc une relation de mutuelle interdépendance entre le tourisme et l'environnement qui, si elle est adéquatement gérée, peut s'avérer bénéfique à tous les concernés ».

Ces réflexions sont tirées d'un rapport produit l'an dernier par l'English Tourist Board pour le compte du ministère de l'Emploi d'Angleterre. Son titre et son propos, *Tourism and the Environment — Maintaining the Balance*, sont à la fois révélateurs de intentions et convictions de ses auteurs. Ce rapport, notons-le, fait suite à un colloque tenu à Belfast en août 1990, qui a rassemblé des participants venus de divers horizons (tourisme, aménagement, emploi, patrimoine, environnement, transports, entreprise privée, etc.).

Sa lecture s'avère fort stimulante. Sa présentation est soignée (papier glacé, illustrations nombreuses et en couleurs, mise en pages aérée et attrayante), ce qui est rare pour une publication du genre, et laisse percer l'importance accordée au sujet. Le contenu et le traitement, qui s'intéressent autant à l'analyse de situations générales et de cas-types qu'à la formulation de recommandations précises, sont également d'une qualité qui sort de l'ordinaire : car il faut bien constater que de tels rapports — quand ils existent — sont habituellement le fait de phrases évasives, de lieux communs et de voeux pieux.

Souvent, les répercussions environnementales du tourisme sont vues sous un angle qui avoisine le désastre. Sans les minimiser, le rapport est plus nuancé. S'il souligne notamment que le tourisme peut considérablement affecter l'environnement naturel et humain des lieux ainsi dévolus à son exercice, il relève d'autre part que ce dernier peut créer des emplois, stimuler l'économie, éveiller l'intérêt de tout un chacun pour l'histoire, le patrimoine et la nature, améliorer la qualité et la variété des infrastructures et des services locaux, apporter plaisir et épanouissement aux visiteurs et aux résidents.

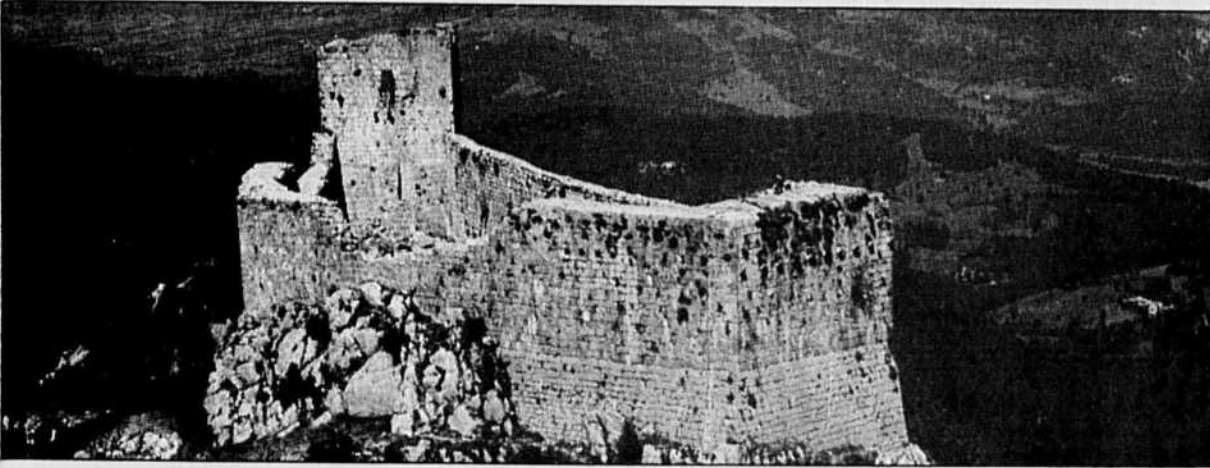
interactions qui s'établissent entre ces deux groupes — n'ayant ni les mêmes préoccupations immédiates ni la même conscience de l'environnement des espaces devenus touristiques — vaut d'être souligné. Trop d'études, qui se veulent complètes ou savantes, ignorent cette donnée pourtant essentielle, celle des relations, des échanges sinon des conflits qui se développent entre les personnes vivant sur place, dans un environnement familial, d'identification et d'appartenance, et celles qui s'en servent de façon occasionnelle comme lieu « exotique » (i.e. différent de leur environnement quotidien) et moyen de déassement.

L'objectif général du document est de favoriser une harmonisation, je cite, entre « les visiteurs, les lieux visités et les résidents », harmonisation qui concrétiserait ce que les auteurs appellent le tourisme durable (*sustainable tourism*). Au nombre des principes retenus pour en permettre l'expression, retenirons les suivants :

- l'environnement a une valeur intrinsèque dont la dimension touristique augmente le poids;
- le tourisme devrait être reconnu comme un actif (*positive activity*) tant pour les résidents et lieux visités que pour les visiteurs;
- les relations entre le tourisme et l'environnement doivent être gérées de manière à préserver l'environnement pour les générations futures;
- les projets et activités touristiques devraient respecter l'échelle, la nature et la personnalité de leurs lieux d'exercice;
- l'industrie touristique, les autorités locales et les organismes environnementaux devraient travailler de concert au respect de tels principes.

Pour donner plus de chair à toute cette matière, *Tourism and the Environment — Maintaining the Balance* identifie en parallèle certains problèmes majeurs (surutilisation des sites touristiques, circulation intensive, dégradation physique des lieux, développement incontrôlé, conflits sociaux avec les résidents) et des mesures d'intervention appropriées (évaluation des capacités d'accueil, politiques de transport et de circulation, marketing et information, conservation et mise en valeur, planification et contrôle du développement, implication des communautés locales).

Il n'y a plus qu'à espérer qu'un tel document trouve une large audience dans les îles britanniques mais aussi au Québec. Il y a là matière à une réflexion collective qui nous serait très profitable.



Le château de Montségur, au cœur du pays cathare.

PHOTO TOURISME FRANÇAIS

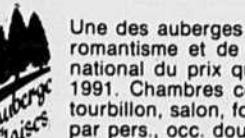
À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

CHARLEVOIX

AUBERGE PETITE MADELEINE s'arrêter à Port-au-Persil, c'est faire le détour pour retrouver le temps qui prend son temps. Mais c'est aussi s'arrêter en soi-même. Retourner à soi. C'est s'offrir ce lieu où pour un instant, tout recommence. L'auberge Petite-Madeleine domine tout Port-au-Persil et vous invite à venir en contempler les beautés. 47,95 \$/pers., occ. dblé, comprenant: souper, dodo, petit déjeuner. 400 Rte le Port-au-Persil, St-Siméon GOT 1X0. (418) 638-2460



FORFAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 65 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dblé, 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputée, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul, (418) 435-2255.



Une des auberges les-plus prestigieuses de Charlevoix, à l'enseigne du romantisme et de la détente. Vue spectaculaire sur le fleuve. Lauréat national du prix québécois de la gastronomie. Grand prix du tourisme 1991. Chambres coquettes et confortables, la majorité munies de bain tourbillon, salon, foyer, balcon privé. Forfait P.A.M. à compter de 93,00 \$ par pers., occ. double. Informez-vous sur nos forfaits golf, nocés, excursions aux baleines, Hautes Gorges, Fjord du Saguenay. 1-418-665-3731

AUBERGE LES SOURCES +++ YTTT
Vous travaillez dans un milieu qui demande constamment de performer. Fatigue, stress, anxiété et un désir intense de faire le vide à l'intérieur de soi. Un séjour à l'Auberge est une solution peu dispendieuse.
8 rue des Pins, C.P. 458, Pointe-au-Pic - (418) 665-6952

LANAUDIÈRE

"L'AUBERGE DE LA CUILÈRE À POT" ** Saint-Donat.**
Forfaits golf, théâtre et détente. Face au club de golf St-Donat. 18 trous et départs garantis. Motel air climatisé, bain tourbillon et mini-réfrigérateur. Piscine extérieure chauffée. Croisière sur lac Archambault. Salle à manger «Table d'Hôte» et à la carte. Réservations sans frais: 1-800-567-6704

ILE D'ORLÉANS

Auberge Chammonot
Au bord du majestueux fleuve. Une magnifique Auberge «4 Fleurs de lys» où vous trouverez des chambres et une salle à manger «Cuisine régionale, grillade et fruit de mer». Forfaits disponibles. Un site unique situé à St-François de l'île d'Orléans.
Pour information ou réservation: (418) 829-2735

MONT SAINTE-ANNE

Auberge La Camarine
À 3 km du Mont-St-Anne une sympathique auberge 4 fleurs de lys reconnue pour la qualité de son service. 31 chambres grand confort. Accueil chaleureux et attentionné. Table 4 diamants CAA, gagnant provincial Grand Prix Québécois de la Gastronomie, cave à vin exceptionnelle. Forfait Romance à partir de 89,50 \$ par pers., occ. double incluant: le souper, la nuit, le grand déjeuner, les pourboires. Aussi disponibles forfaits golf, affaires. Réservation (418) 827-5703. Frais virés.



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature et de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantagés forfaits: «Évasion à la montagne», «Coeur à cœur», «Golf», «Douces vacances», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. Fax (418) 827-5997. Sans frais: 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec une vue magnifique sur le Saint-Laurent. À 10 min. du Massif de la petite rivière St-François. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, ambiance chaleureuse. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à cœur», «Douces vacances», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. Fax (418) 435-2779. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

ÎLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres intérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Randonnée en traineau à chiens», «Évasion dans l'île», «Coeur à cœur», «Val-des-Neiges/Cap-Aux-Pierres», «Douces Vacances», etc. Tél.: (418) 438-2711. Fax (418) 438-2127. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

TADOUSSAC

HÔTEL TADOUSSAC: Grand manoir traditionnel entièrement rénové avec sa vue inenvisageable sur la baie de Tadoussac, le St-Laurent et le Saguenay. 149 chambres tout confort, cuisine réputée, piscine, tennis, marelle, golf, mini putt, croisières à bord du luxueux Famille Dufour et de la fameuse golette Marie Clarisse, etc. Demandez nos forfaits: «50 ans, ça s'ôte», «Coeur à cœur», «Golf», «Découverte du Fjord du Saguenay», «Safari Visuel aux baleines», «Évasion au cœur des Rives», «Douces Vacances», «Réunions d'Affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421 ou sans frais 1-800-463-5250. Fax: (418) 235-4607. Ouverture en mai.

Pour informations publicitaires contactez:
JOHANNE GUIBEAU
1-800-363-0305 — (514) 842-9645



LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Sous un même toit. Un relais de campagne au confort fort incomparable, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. 27 chambres joliment décorées dont certaines avec grande baignoire à remous, foyer ou lit à baldaquin. Piscine intérieure, sauna, tennis, plage sauvage et centre équestre classique. Deux magnifiques parcours de golf à proximité. Forfaits. La Pinsonnière, un nid douillet entre les montagnes et le Saint-Laurent. (418) 665-4431. Télécopieur: (418) 665-7156.

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU À LA BOUCHE: Ste-Adèle. Une expérience gastronomique à découvrir. Hôtels 5 fleurs de lys, 4 diamants CAA. Forfait Théâtre: Les dix Petits Nègres d'Agatha Christie: 1 nuit chambre-salon, petits déjeuners, billets pour le théâtre, 75\$ plus taxes par personne, occ. double. Aussi disponibles: Forfait Gastronomique, Forfait Parasol, Forfait Voyages de noces et Forfait Anniversaire de mariage. Tél. sans frais Mtl 514-227-1416 ou 514-229-2991.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: A St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans le confort et le caractère d'une grande demeure ancienne. Un relais pour les gourmets-gourmands, classé 4 fourchettes et «commandeur du Mérite de la Restauration du Québec.» Visitez notre prestigieuse cave à vin. 25 chambres tout confort, meublées et décorées à l'ancienne, certaines avec foyer, bain tourbillon, balcon, vue sur le superbe lac Massawippi. Accès au lac: canot, pédalo, chaloupe. Piscine chauffée extérieure. Forfaits-weekend 2 nuits à partir de 200\$ p.p. occ. double, incl. souper, petit déj., brunch et service. Forfaits PLEIN AIR & DÉCOUVERTES, GOLF et ÉQUITATION aussi disponibles. Pour une expérience mémorable, venez vous faire gâter à l'AUBERGE HATLEY. Tél.: (819) 842-2451. Fax: (819) 842-2907.

QUÉBEC

MANOIR DU LAC DELAGE: Tous les plaisirs de l'eau à quelques minutes du Vieux Québec. Chambres spacieuses. THÉÂTRE D'ÉTÉ. Piscine intérieure et extérieure, mini-golf, voile, planche à voile, pédalo, tennis, bicyclette, sauna et bains tourbillons. FORFAIT ÉTÉ incluant chambre, repas du soir, petit déjeuner et accès aux activités sportives à partir de 85\$ p.p. occ. double. Aussi disponible: FORFAIT THÉÂTRE - FORFAIT GOLF. Réservation 1-800-463-2841 ou (418) 848-2551.

Le confort et l'indifférence assassinés

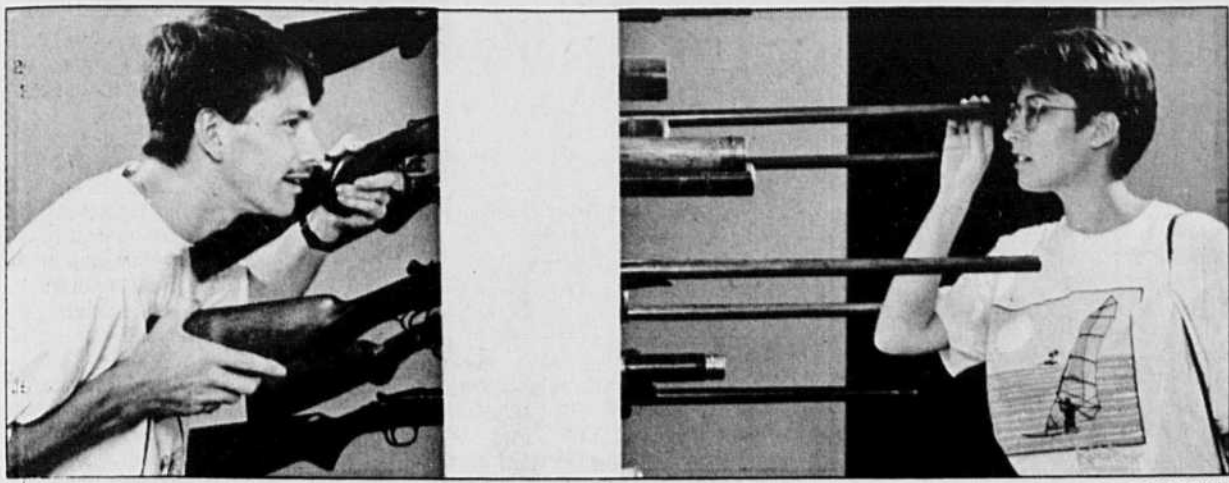


PHOTO JACQUES NADEAU

Lunettes d'approche de Dominique Blain voisine les Sonnettes de Gilbert Boyer.

Gilbert Boyer

Exposition « Pour la suite du Monde », Musée d'art contemporain de Montréal, 185, rue Sainte-Catherine ouest, jusqu'au 11 octobre 1992

Marie-Michèle Cron

À L'ENTRÉE du Musée d'art contemporain de Montréal, les trois immenses sonnettes de Gilbert Boyer me narquent : vient par ici, murmurent-elles, appuie sur le bouton, colle ton oreille et écoute ce que je vais te dire... « Je ne suis pas un artiste, je ne suis pas un Français d'Amérique, je ne suis pas Québécois, je ne suis pas Canadien, je ne suis pas dé-cidé... Vous êtes à Montréal et au

Québec. Sonnez l'alarme. Nos racines flottent. Nous vivons sur des sables mouvants... Une sonnette d'alarme avertit de l'invisible, du danger. Une sonnette d'appel convoque. Une sonnette : à qui s'adresse l'oeuvre ? » L'oeuvre de Gilbert Boyer, nous indispose (et c'est bien de déranger notre confort et nos certitudes) car elle remet en question la notion d'identité, le statut de l'artiste dans la société d'aujourd'hui (et la place de Gilbert Boyer dans le musée), le rapport du public avec l'art contemporain, les carences de la critique au Québec, les rouages du marché tant international que local... En fait, l'art de Gilbert Boyer s'adresse à tout le monde, surgissant tout d'un coup au coin d'une rue alors que l'on lève, par hasard, les yeux

sur la façade d'une maison.

Des poèmes urbains ponctuent notre promenade dans la ville. En 1988, l'artiste grave sur des plaques de marbre, des textes qui racontent des moments intimes, quotidiens que notre imaginaire pouvait s'approprier en toute liberté. « Comme un poisson dans la ville » est l'incursion bohémienne du privé dans le collectif, un hommage à un quartier, à Montréal aussi tout comme ces disques de granit installés sur le mont Royal, « La Montagne des jours » (CIAC 1991), un parcours dans le temps et des lieux inusités tels que ce boulevard Saint-Laurent qui regorge de délicieuses magasins bigarrés. Là, en 1986, en complétant le projet « 350 degrés autour de l'objet » avec sa comparse

Louise Viger, Gilbert Boyer y avait déposé des objets qui explorent le comportement de l'artiste dans le contexte artistique. Gilbert Boyer se délecte dans la fiction et les inventaires. C'est « Amérique poste restante » à Dazibao (1988 et 1990), un mélange historique sur fond d'encarts publicitaire, puis un an plus tard, « L'art de galerie » chez Christiane Chassay où il court-circuite le réseau international des galeries célèbres et moins connues. Un caméléon ce Gilbert Boyer qui entre par la grande porte, dans le nouveau Musée, avec sa voix feutrée et ses phrases pas si banales que ça qui résonnent ici avec force et conviction.

« Quant tu es directement sur le milieu de vie, il n'y a pas de distance comme dans un musée par exemple dit Gilbert Boyer. À un moment donné, l'oeuvre devient invisible car le spectateur est collé aux sonnettes. Tout ce que je dis, sont des choses qu'on entend tous les jours et je l'ai fait pour que cela m'affecte. La plupart des oeuvres que l'on trouve dans cette exposition sont internationales car elles traitent de choses connues surtout ailleurs qu'au Québec. J'avais envie de faire quelque chose de local, ce qui n'est pas une situation confortable. Ce n'est pas non plus élevé dans la hiérarchie des thèmes en arts visuels. J'ai l'impression aussi d'apprendre quelque chose en le faisant. Trois semaines après, je me demande encore si c'est un risque, cela semble tellement ordinaire pour tout le monde... Quelques personnes qui ne font pas partie du milieu m'ont donné leurs opinions alors

que ceux qui me connaissent n'ont fait aucun commentaire sur ces textes. Est-ce que c'est mauvais, est-ce que c'est le ton qui n'est pas bon ou les phrases qui sont triviales ? » Gilbert Boyer aime toujours se poser des questions. Sur lui, sur les autres, sur ceux et celles qui analysent sa démarche.

Ainsi, je pensais qu'il était le plus impliqué dans le cadre de cette exposition à interroger l'épineux et lancinant débat sur la langue. Et vlan, j'ai reçu un bon coup de pied (symbolique) dans le tibia... Les boîtes lumineuses de Barbara Steinman, les lèvres installées dans le ciel par Geneviève Cadieux et les sonnettes, ne

parlent que de cela répond judicieusement Gilbert Boyer. Toutes ces oeuvres présentent des affinités entre elles : le silence, la bouche qui ne parle pas, les sonnettes qui rappellent la forme d'un sein et impliquent le stade oral, la langue maternelle, se répondent et forment un triangle. Gilbert Boyer n'a pas peur de remettre les choses dans leur contexte et les gens à leur place. Et mettez la puce à l'oreille des sourds et des indifférents.

RECTIFICATIF
Il fallait lire dans le texte de jeudi dernier le nom de Miguel Raymond à la place de Miguel Berlanga. Mille excuses à l'artiste.

Une autre Amérique

Nouveaux Territoires, 350/500 ans après

Réseau des Maisons de la culture. Jusqu'au 23 août 1992

Jean Dumont

NOUS NE savons pas grand chose, en fait, de ce qu'était vraiment ce monde immense sur lequel Colomb est tombé par hasard, un jour de 1492, et auquel fut donné le nom d'Amérique. Pis encore que l'ignorance: nous croyons savoir.

Nous serions mal venus d'en faire porter la responsabilité aux seuls premiers voyageurs et à ceux qui les ont suivis. Nous sommes, nous aussi, trop souvent coupables de nous conduire, dès que nous sommes « hors de nous-mêmes », comme si nous étions dans « les ténèbres extérieures ». Ce que nous ne connaissons pas nous fait instinctivement peur et nous nous replions sur des positions sûres où, pis encore, nous déguisons l'inconnu sous des traits qui nous sont familiers, perdant ainsi à jamais la possibilité de le connaître véritablement un jour. Idéalement, nous devrions être capables d'accepter sans comprendre, d'aimer le total étranger, de vivre dans un monde fait de différences assemblées plutôt que de ne pouvoir exister que dans un univers dont nous sommes le centre. Mais il y a une telle humilité que la plupart du temps nous avons besoin de quelques clés de compréhension pour au moins nous ôter la peur...

C'est pourquoi l'exposition « Art mohawk 92 », en janvier dernier au Centre Strathearn, m'avait laissé dans l'expectative. Je pénétrais sans clés en territoire étranger. Après avoir visité l'exposition « Nouveaux territoires, 350/500 ans après », qui se déroule simultanément dans quatre Maisons de la culture, je dois avouer que si l'art contemporain ne peut

nous donner, à proprement parler, les clés de la culture des Premières Nations, il n'en est pas moins un extraordinaire moyen de rapprochement. Cette exposition, dont l'organisation a été confiée à Pierre-Léon Tétrault et à Dana Alan Williams, constitue le volet Art aborigène contemporain, du grand événement organisé par le Service des loisirs et du développement communautaire de la Ville de Montréal dans les Maisons de la culture, intitulé « Le Nouveau Monde », et qui regroupe plus de deux cents artistes en douze lieux différents de la ville.

Si cette exposition d'art aborigène est efficace c'est qu'il s'agit cette fois d'oeuvres de quelques uns des meilleurs artistes amérindiens et inuits du Canada. Pour être précis: quelques uns de ces oeuvres feraient certainement honneur à l'exposition « Pour la suite du monde », qui célèbre l'ouverture de notre Musée d'art contemporain. Constatons qu'aucun artiste aborigène n'est présent dans cette dernière est déjà un début de compréhension de la blessure...

Cette compréhension de la blessure est indispensable, essentielle, à

quiconque veut tirer un bénéfice de la fréquentation de ces oeuvres. Elles sont présentées par 26 artistes des Premières Nations et 19 artistes inuits. Il n'est donc pas question d'en faire une revue critique détaillée. Disons seulement que nombre d'entre elles ont un contenu politique évident ou sous-jacent. J'avoue qu'il n'y a pas que ma longue fréquentation des régions nordiques qui m'a retenu devant les photos satellites de la Baie James et les vidéos présentées par Arthur L. Renwick! Si dans nombre d'oeuvres nous sommes pointés du doigt, ce n'est pas pour que nous culpabilisions, mais pour que nous écoutions avec d'autres oreilles et regardions avec d'autres yeux. Les Manasie Akpaliapik, Carl Beam, Domingo Cisneros, Robert Houle, Mary Longman, Teresa MacPhee, David Neel, Ron Noganosh, Edward Poitras, Eric Robertson, et combien d'autres, ne sont pas en train de nous dire que leur culture est supérieure à la nôtre, aucune culture n'a le monopole de la vérité. Ils nous disent plu-

tôt, je pense, que leurs problèmes sont les nôtres; il y a peut-être assez longtemps que les nôtres sont devenus les leurs...

En ces temps d'éveil politique des nations autochtones, Pierre-Léon Tétrault et Dana Williams ont pensé cette manifestation comme une thérapie de réconciliation. Au colloque sur l'art autochtone qui était l'un des compléments de l'événement j'ai bien sûr entendu condamner avec vigueur le phénomène de l'appropriation des symboles culturels amérindiens et inuits par les Blancs, et j'ai aussi entendu parler d'Oka, mais le souvenir que je garde, surtout à propos de ce dernier sujet, c'est celui de l'émotion qui circulait entre les participants, quelles que soit leur origine. Je garde aussi le souvenir de la démocratie en action, dont nous n'avons pas, semble-t-il, le monopole d'avoir appris ce jour-là quelque chose. Et je le souhaite à tous ceux qui sauront visiter ces belles expositions avec des yeux neufs.

comme dans Musée

Pavillon Jean-Noël Desmarais

MICHEL-ANGE

LE GÉNIE DU SCULPTEUR DANS L'ŒUVRE DE MICHEL-ANGE

12 juin - 13 septembre 1992

Dessins, sculptures, peintures et gravures de Michel-Ange et de ses contemporains : un hommage au génie créateur de Michel-Ange



Pavillon Benaiah Gibb



NOUVEAU PARCOURS DE L'ART CANADIEN 1790 - 1960

22 mai - 27 septembre 1992

De Kriehoff à Riopelle, de Laliberté à Roussil, un fascinant panorama de la peinture et de la sculpture au Canada.

J.J. Tissot : estampes de la collection Gotlieb

19 juin - 2 août 1992

Une des plus importantes et des plus complètes collections d'estampes de l'artiste français Tissot (1836-1902).

Vue sauvage en Arctique : l'art des Inuit

22 mai - 23 août 1992

Une exposition subventionnée par le Conseil des arts de la communauté urbaine de Montréal dans le cadre de son programme « Exposer dans l'île ».

Activités éducatives et culturelles

Visites commentées présentées en collaboration avec l'Association des guides bénévoles, tous les mercredis. Accès libre avec le billet d'entrée.

• Nouveau parcours de l'art canadien 1790-1960

14 h en français, 11 h en anglais

• Le génie du sculpteur dans l'œuvre de Michel-Ange

11 h et 17 h 30 en français, 14 h et 17 h 30 en anglais

Dimanche-Esso : Expositions-jeux pour toute la famille. Carrefour du Pavillon Jean-Noël Desmarais

Heures : 13 h, 14 h, 15 h, 16 h

Démonstrations de sculpture sur pierre. Salle éducative du pavillon Benaiah Gibb. Tous les dimanches, à 13 h en français et à 14 h 30 en anglais

Le Musée est ouvert du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h, le mercredi et le samedi jusqu'à 21 h

Musée des beaux-arts de Montréal

Pavillon Benaiah Gibb 1379, rue Sherbrooke ouest Pavillon Jean-Noël Desmarais 1380, rue Sherbrooke ouest Accès : autobus 24 ou métro Guy-Concordia Informations : (514) 285-2000

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100 Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

Françoise Barraud «collages» oeuvres récentes

Prolongation de l'exposition jusqu'au Samedi, 18 juillet

LELLO ALBANESE

jazz-media in Fusione du 30 juin au 15 juillet

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464 Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

le dessin rebelle

CLAIRE GRAVEL conservatrice invitée

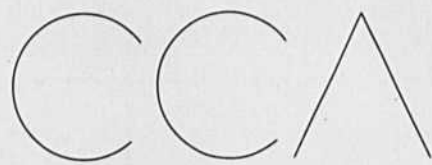
14 juillet - 20 août

Vernissage mardi le 14 juillet à 20 h en présence des artistes

LA GALERIE d'ART

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

5170 CHEMIN DE LA CÔTE STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC — 739-2301 Heures: Lun. - jeu.: 9h à 19h, ven.: 9h30 à 16h30, dim.: 10h à 17h



Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture

Musée et centre d'étude voué à l'architecture et son histoire

LE CUBISME TCHÈQUE

ARCHITECTURE ET DESIGN, 1910-1925

Dans les grandes salles et vitrines jusqu'au 2 août 1992

Cette exposition, une première en Amérique du Nord, présente les oeuvres d'artistes, d'architectes et de designers tchèques qui se sont inspirés des toiles cubistes, notamment de Picasso et Braque. Ils ont voulu étendre à l'architecture, art tridimensionnel, les vues esthétiques et philosophiques de la peinture et de la sculpture d'avant-garde du début du XX^e siècle.

Les salles d'exposition et la librairie du CCA sont ouvertes aux heures suivantes pour l'été: mardi à dimanche, 11 h à 18 h jeudi, 11 h à 20 h

Pour plus de renseignements sur les expositions du CCA veuillez composer le (514) 939-7026

1920, rue Baile, Montréal, Québec, H3H 2S6 Stations de métro Guy-Concordia et Atwater. Stationnement disponible

TERRE TERRE

Le Symposium de la jeune Peinture au Canada Baie-St-Paul '92

du 7 août au 7 septembre

Créations et Communications pour 14 artistes de l'Amérique du Sud et du Nord.

Off. Symposium Colloque art et écologie

23 boul. Fafard, Baie-St-Paul (QC) - G0A 1B0 - Tél. (418) 435-3681 - Fax (418) 435-6269



DES IDÉES, DES ÉVÉNEMENTS

La collection Lavalin

Un cadeau de Grecs au Musée d'art contemporain de Montréal qui laisse craindre le pire

Laurier Lacroix

Professeur d'histoire de l'art et de muséologie à l'UQAM, l'auteur répond à l'éditorial de Lise Bissonnette (LE DEVOIR, 23 juin 1992) commentant le don par le ministère des Affaires culturelles de la collection Lavalin au Musée d'art contemporain de Montréal.

CONNAISSANT tout le respect que je porte à son travail, la directrice du DEVOIR me permettra de le retenir quelques minutes pour m'échouer maignonner ce nouveau cheval de Troie qu'est la collection Lavalin.

Mme Liza Frulla-Hébert couronnait par un feu d'artifices, le 22 juin, la série des rencontres publiques qui ont suivi le dépôt de la politique culturelle du Québec, *Notre culture Notre avenir*. Avec l'appui du gouvernement du Québec, le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) devenait propriétaire de la collection de 1 300 oeuvres d'art de la collection Lavalin moyennant un emprunt de 5,4 millions \$ remboursable sur cinq ans.

Les principales raisons invoquées pour un tel geste furent rapportées dans les quotidiens du lendemain qui

L'avenir du Musée étant compromis, faudra-t-il bientôt chercher un autre lieu pour accueillir l'art contemporain ?

couvraient la conférence de presse. Madame la ministre y voyait une façon concrète d'appliquer les principes de la politique encore fraîchement imprimée : « Ce soutien au MACM est un geste qui traduit de façon concrète un des grands principes inscrits dans la politique culturelle du Québec, c'est-à-dire la valorisation de notre identité culturelle » (*La Presse*, 23 juin 1992, C-5).

Pour le directeur du musée, cette acquisition plaçait le MACM dans une position non concurrentielle par rapport à d'autres institutions : « cette décision... fait désormais de notre collection la plus importante collection d'art contemporain québécois ». (*La Presse*, 23 juin 1992, C-5). L'on peut se demander d'où pourrait venir la compétition que craint M. Brisebois ? Pour votre part, vous faisiez du MACM le réceptacle par excellence de cette partie inaliénable de notre culture. « Au-delà de cet apport inestimable à l'histoire de l'art, la collection Lavalin est aussi un témoignage sociologique sur les gens qui font cette histoire. La conserver entière, c'est se doter d'une mémoire. Dans ses nouveaux locaux du centre de Montréal, le Musée d'art contemporain en devenait l'écrin idéal ». (LE DEVOIR, 23 juin 1992, A-10). La journaliste Paule des Rivières apportait, pour sa part, une autre note d'information : « ce geste... a de quoi réjouir les amateurs d'art... Les conséquences d'une vente aux enchères n'auraient guère été meilleures, en-

tre autres pour les jeunes artistes encore peu connus ». (LE DEVOIR, 23 juin 1992, A-1, A-4).

Cet achat permettrait donc d'éviter le pire, soit la dévaluation de la cote des artistes québécois contemporains et principalement des artistes de la relève. Le bénéfice indirect, ou l'objectif principal, d'une telle acquisition était donc de soutenir le marché de l'art, reconnu valeur malléable comme le dollar. Le gouvernement peut intervenir à loisir pour en faire varier le cours. Dans le cas des oeuvres d'art, il dispose d'une institution qui est à son service, le musée d'État, ici, le MACM.

De l'identité culturelle au marché de l'art, il y a plus d'un pas, vous en conviendrez. Sans prétendre me transformer en Augias ou en Hercule, j'aimerais rappeler d'autres informations et soulever quelques questions qui devraient faire partie des réjouissances entourant cette acquisition.

Une collection, c'est d'abord le signe d'une passion, un geste d'identification, un jalon dans la constitution d'une identité. Comme le rappelait Léo Rosshandler, la collection « représente un travail d'amour de M. Lamarre et de beaucoup d'artistes, que nous connaissons et fréquentons » (LE DEVOIR, 23 juin 1992, A-4) (Espérons que ce rapport affectueux n'est pas une chose du passé et que SNC-Lavalin continuera de témoigner concrètement ses sentiments au milieu des arts visuels). La collection est faite d'oeuvres individuelles et uniques, mais elle est une collection par les liens qui unissent ses différentes composantes, par des rapports symboliques qui s'établissent entre elles et leur permettent, comme ensemble, de signifier davantage.

Les oeuvres acquises par Lavalin représentent un mélange de valeurs sûres, la partie solide des investissements, et des oeuvres d'artistes plus jeunes. D'une manière générale, elles témoignaient de l'intérêt de Lavalin, en la personne de son p.d.g., pour les arts visuels, mais aussi de la puissance, du dynamisme, de la vitalité du Groupe Lavalin et des risques qu'il était prêt à endosser. Ce n'est pas le lieu de commenter ici sur ce qu'est devenue cette vision de la firme, mais l'on peut se demander comment le MACM entend assumer cette image corporative.

Janice Seline, du Musée des beaux-arts du Canada, (pourquoi fallait-il que ce point de vue vienne d'une employée d'une institution fédérale ?) a soulevé au sujet de cette acquisition, la question de la différence entre une collection de corporation et celle d'un musée. (*The Gazette*, 23 juin 1992, p. A2). Les objectifs d'une collection privée, ou semi-publique, comme la collection Lavalin, ne sont pas nécessairement ceux d'une collection publique. L'occasion est donc bonne pour demander au MACM comment il pense marier ses critères de collection à ceux de la collection Lavalin qui y est maintenant fondue. L'insertion de cette collection dans celle du MACM montrera à mon avis que les deux ensembles sont difficilement compatibles

et que celle constituée par le musée sera modifiée dans une direction qu'il avait refusé jusqu'ici de prendre.

Le mandat du MACM est de collectionner l'art contemporain, le geste posé par le ministère peut donc sembler en conformité avec la mission du musée. L'on peut souhaiter que les oeuvres du XIXe et du début du XXe siècle (Baillairgé, Légaré, Plamondon, Hamel, Kriehoff, Suzor Côté, Osias Leduc, Georges Delfosse, Emily Carr, Clarence Gagnon, Ale-

inuit, quelques bronzes bouddhiques ou le masque malien. L'une des « coquetteries » de la collection Lavalin, a consisté dans l'achat des plaques (plus de 130) qui ont servi à l'exécution des gravures. Elles ajoutent un nouveau secteur de collection à ceux du MACM et sont davantage utiles dans une collection d'études ou de recherche sur les techniques, à moins que le musée ne songe à mettre sur pied une chalcographie.

Ce premier démantèlement de la collection laissera un ensemble plus

L'examen de l'inventaire montre que la plupart des artistes de moins de 35 ans sont représentés par des oeuvres sur papier, souvent de petit format. La firme a donc injecté peu d'argent auprès de ce groupe de producteurs. C'est sans doute plus que les autres corporations mais est-ce assez pour construire un tel mythe ? Celui-ci serait-il plutôt fondé sur le dynamisme de sa galerie et de ses expositions itinérantes ? La collection Lavalin, il me semble, a surtout représenté par son prestige, un appui moral à la cause de l'art contemporain, sans que cet engagement ne se manifeste financièrement auprès des créateurs les plus jeunes.

Certains se réjouiront que des artistes jusqu'ici boudés par le MACM comme Luc Archambault, Léo Ayotte, Bruno Côté, René Gagnon, Gilles Gingras, Claude Le Sauteur, Reynald Piché, Antoine Prévost, René Richard et Léo-Paul Tremblé par exemple, entrent enfin au MACM par le biais de la prestigieuse collection. L'on est en droit de se demander, face à la représentation de ces artistes dans la collection nationale, si les critères utilisés pour leur arrivée au cénacle sont les mêmes que pour les autres acquisitions. Le MACM par ses mécanismes réguliers d'acquisition et la politique qui les gouverne recherche des oeuvres qui rencontrent, entre autres, les plus hauts critères au plan de la qualité, de la représentativité et de la complémentarité des pièces entre elles dans des secteurs donnés, dans des axes définis, mais toujours repensés pour tenir compte de la vitalité de la production actuelle.

Si, comme le rapporte Paule des Rivières : « Le Musée d'art contemporain ne fut pas mêlé à ces négociations, qui mirent en présence les représentants du gouvernement et ceux de huit banques créancières... » (LE DEVOIR, 23 juin 1992, A-4), l'on peut se demander quelle fut la participation de la corporation du MACM, et des instances décisionnelles internes, à une telle acquisition qui ajoute instantanément un tiers de plus d'oeuvres à une collection qui en comptait déjà 3 200. Cela équivaut en moyenne à 13 ans d'acquisitions qui entrent d'un seul mouvement au MACM.

De source bien informée au MACM on indique que le ministère remboursera cette dette de 5,4 millions d'ici cinq ans. Cette information porte comme corollaire la question de savoir si le Musée aurait choisi d'acquiescer ces mêmes oeuvres, si le ministère avait augmenté d'un tel montant son budget annuel d'acquisition ? Si le MACM répond par le positif, tout va très bien et l'on peut concevoir le virage dans le type d'oeuvres que le musée achètera dans les prochaines années. Sinon, l'on peut conclure que la collection Lavalin n'était pas destinée en totalité ou en partie au MACM. De plus, les dépenses inhérentes à l'entretien et à l'interprétation d'une collection (catalogage, recherche, assurances, entrepôt, conservation, restauration) ajoutent une somme de dépenses considérables au musée. Le

transfert de la documentation de base assurera-t-il au MACM le même type d'information dont il dispose pour ses autres pièces ? Le personnel supplémentaire pour assurer un traitement convenable à cette collection, a-t-il été prévu dans le montant de l'acquisition ?

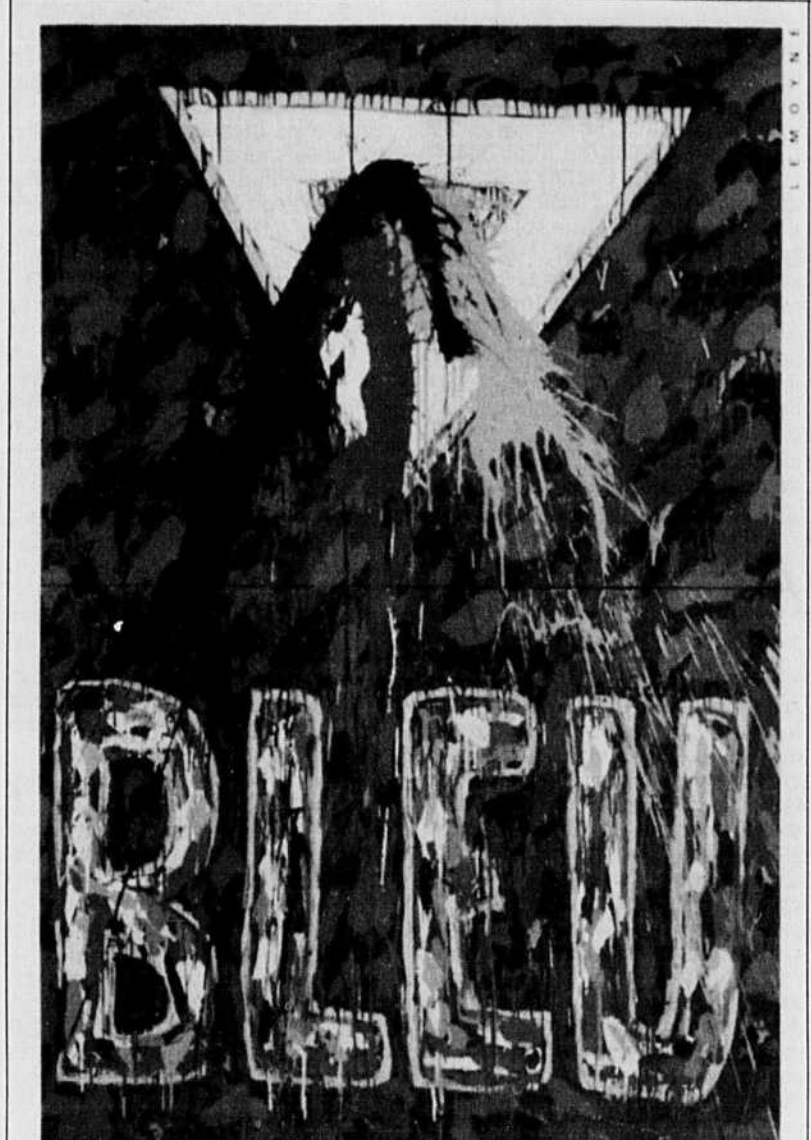
L'on aurait pu penser que la contribution de Lavalin à la constitution de l'identité culturelle nationale québécoise passerait davantage par sa participation à l'érection de monuments qui témoignent des grands chantiers de l'ingénierie et de l'architecture. Que Lavalin ait donné l'exemple comme collectionneur était un complément à un rayonnement de la firme, la prochaine étape sera sans doute de classer, à la japonaise, M. Bernard Lamarre comme trésor national vivant. Le geste du ministère démontre que c'est davantage le nom de Lavalin qui est collectionné que les oeuvres des artistes représentés.

La collection ne me paraît pas offrir le caractère d'unité, et d'exemplarité que vous lui accordez dans votre éditorial. La collection valait justement par son ensemble, ce voisinage de l'assuré et du devenir qui est le mouvement même de l'art con-

Nous sommes loin ici des principes de la concertation avec les partenaires et la rationalisation des ressources

temporain, et qui avait ici profité d'un oeil sûr » (LE DEVOIR, 23 juin 1992, A-10). de même, il me paraît impossible pour le MACM de mettre en valeur cet ensemble. Puisqu'il s'agissait avant tout de protéger les acquis d'avant la récession, ne vaudrait-il pas mieux retourner sur le marché dans quelques années les oeuvres encore disponibles, une fois que les différents musées accrédités (y compris la collection Prêt d'oeuvres d'art) auront pu choisir les oeuvres qui complètent leur propre collection, plutôt que de faire du MACM le seul mandataire ?

Si ce geste de la part du ministère présage du mode d'application de la nouvelle politique, le pire est à craindre. Nous sommes loin ici des principes de la concertation avec les partenaires, de la rationalisation des ressources et de *l'arm's length*. Pour accommoder les créanciers qui voulaient fermer le dossier Lavalin le ministère n'a pas, selon moi, évalué au mieux la situation. Ce cadeau au marché de l'art se fait au détriment d'une institution qui pouvait espérer se développer à son propre rythme. Cette acquisition laisse égarément à penser que le pire scénario concernant le MACM se réalise. Maintenant qu'il est logé sur le terrain exigü de la Place des arts, il atteindra très vite sa limite de croissance. Il deviendra ainsi le musée du XXe siècle et il faudra chercher dès bientôt un autre lieu pour accueillir l'art contemporain de demain.



LEMOYNE, « Bleu », acrylique sur toile, 1983-84

xander Y. Jackson, Lauren Harris, Arthur Lismer, May, Perrigard, ...) qui viennent avec le lot seront mises en dépôt au Musée du Québec, un autre musée d'État qui a pour mission de mettre en valeur, diffuser et inter-préter l'art du Québec, sans restriction chronologique. On pensera sans doute à se départir des quelques oeuvres (estampes) qui se retrouvent dans les deux collections, ou celles (des estampes toujours) qui se trouvent en plusieurs exemplaires dans la collection Lavalin. De plus, plusieurs tableaux « dédoublent » la collection du MACM, en ce qu'ils représentent des oeuvres de la même période d'artistes déjà dans la collection du musée. L'on pourra sans doute aussi aliéner les pièces d'art

cohérent au plan chronologique, mais problématique étant donné les personnalités des deux collections concernées. La collection Lavalin s'est concentrée sur les formes les plus « collectionnables » de la production contemporaine : cela se résume à la peinture et aux oeuvres sur papier, à l'exception de la photographie. Quelques sculptures, mais peu d'oeuvres de médias mixtes, aucune oeuvre vidéographique ou qui exploiterait les nouvelles technologies, comme on serait en droit de l'imaginer dans une telle firme, on n'évoque même pas la présence d'une installation. Son image d'une collection engagée dans la défense de l'art contemporain, « en devenir », résiste peu à l'analyse.

au cours des deux ou trois prochaines années, de faire l'étude de la collection, de la répertoire, et aussi de faire l'histoire, sous tous ses aspects, de cet engagement corporatif dont le Québec n'a pas connu d'autre exemple. Outre un catalogue raisonné, le Musée devrait publier et diffuser cette histoire de l'action éducative et culturelle de Lavalin, de sa place dans l'imaginaire culturel et collectif québécois. Qui sait, cela pourrait inspirer un milieu d'affaires qui n'a pas exagéré en matière d'audace et d'exploration en art. On souhaite, avec M. Lacroix, que le ministère donne aussi au MACM les crédits suffisants pour s'acquitter de cette tâche première, et essentielle.

Une fois qu'elle sera accomplie, il n'y aurait pas de scandale à déconstruire la collection, tout en conservant partout son identification. Les grands musées publics québécois peuvent certes compléter leurs propres collections à partir de ses oeuvres majeures, qu'elles soient contemporaines, modernes, ou anciennes. Le Musée d'art contemporain peut sélectionner un important corpus, qu'il pourrait faire circuler à travers le Québec et le Canada. Et les musées régionaux du Québec, dont les collections contemporaines sont le plus souvent proches de l'inexistence, pourraient recevoir des morceaux de la collection Lavalin, qui continueraient ainsi à vivre un peu partout sur le territoire. Rarement le MACM, aux moyens si limités, aura-t-il eu si belle occasion de se mettre en prise sur l'ensemble du Québec en lui fournissant des outils aussi concrets pour entrer dans le monde de la création actuelle. Enfin l'art d'agrément, dont la présence, si minime soit-elle, agace tant les muséologues,

pourrait être remis sur le marché, ou confié à des institutions qui tiennent à l'exposer.

Voilà des choses qui se font, dans une société civilisée qui a le sens de son histoire et de son devenir. Si la théorie de *l'arm's length*, qui séduit tant le milieu culturel par les temps qui courent, signifie que l'État laisse tout aller à vau-l'eau, il vaudrait mieux s'en dissocier avant qu'elle nous tue. Je suis surpris, par ailleurs, que M. Lacroix reproche à l'État de s'être soucieusement de la « cote » des jeunes artistes. Pourquoi seraient-ils les seuls, dans une économie où l'État ne cesse d'en soutenir de plus riches, à être laissés à la sauvagerie du marché ? À part les quelques galeries méritoires qui leur font une place, connaissons-nous un musée qui s'en soucie ? Avant de décréter que le rôle de Lavalin à leur égard a été « mythique » — on ne pouvait évidemment payer plus cher ce qui par définition ne se vend pas très cher — je préfère penser qu'il aura été, plus constant et aidant que celui de toute autre institution artistique au Québec, sauf la Collection de prêts d'oeuvres d'art du Musée du Québec, dont c'est la mission même.

Pour tout cela, je continue à croire que l'État du Québec, par madame Frulla-Hébert, s'est acquitté d'une responsabilité qui aurait dû rallier tout le milieu. Quelle autre solution, par ailleurs, eût été acceptable ? On aurait aimé que M. Lacroix nous le dise, en parallèle à sa critique. Puisque je respecte également son travail, et le connais un peu, j'ai peine à croire qu'il souhaitait voir la collection Lavalin périr, et disparaître en 1 300 miettes, sous le marteau des enchanteurs.

La ministre a fait le bon choix : fallait-il renier une aventure d'un quart de siècle ?

Lise Bissonnette

TOUT en étant largement en désaccord avec l'analyse de M. Lacroix, je lui sais gré d'avoir soulevé plusieurs questions qu'un très bref texte éditorial avait ignorés et qui, je n'en doute pas, agitent actuellement le milieu de la muséologie québécoise, dont il est.

Tout au long de son texte, M. Lacroix nous fait comprendre que la texture de la collection Lavalin, prise comme un tout, fait à son avis problème. Certaines pièces ne sont décidément pas contemporaines, d'autres dédoublent les collections actuelles des musées, il s'y trouve un peu d'art d'agrément, et tous les artistes représentés ne le sont pas dans tous les cas par leurs oeuvres majeures. Il craint donc que cet ensemble imposant de 1 300 oeuvres exerce une pression telle sur la collection du Musée d'art contemporain de Montréal, qu'elle la fera basculer dans des directions peu souhaitables, trop conservatrices, en plus de mobiliser des ressources professionnelles et matérielles importantes, pour son archivage, sa conservation et sa diffusion. Il soupçonne une intervention politique de l'État, d'une part pour sauver le nom de Lavalin, et d'autre part pour forcer le nouveau musée du centre-ville à adopter plutôt une vocation de musée d'art moderne, ou du XXe siècle, tandis que l'art contemporain authentique serait forcé de se reloger ailleurs.

Cette dernière hypothèse pourrait faire l'objet d'un intéressant débat, car elle est moins scandaleuse qu'il y paraît. Mais gardons-nous

le plaisir de la reprendre à un autre moment. Ce dont il s'agit ici, c'est de juger du bien-fondé de l'acquisition de la collection Lavalin, et du rôle de fiduciaire qu'on a confié au MACM.

Si l'on croit que les musées et la muséologie doivent se consacrer uniquement à la science de l'art, en quelque sorte, on peut certes partager les préoccupations de M. Lacroix. Aucun corps étranger ne devrait contaminer leurs laboratoires. Si l'on croit que ces institutions doivent être aussi en prise sur la société qui les entoure, c'est une toute autre affaire. Le Musée d'art contemporain de Montréal ayant cultivé l'ambiguïté devant ce choix, quasiment tout au long de son existence, son orientation n'est pas claire ni ne saurait servir de guide.

Mais il se trouve qu'il fallait choisir. La chute de l'empire Lavalin était largement imprévue, le ministère des Affaires culturelles s'est retrouvé devant une sorte d'accident qui exigeait une décision rapide, entre la conservation de la collection et sa dispersion. Il a tenu compte non seulement de la valeur esthétique de la collection, mais aussi de ce qu'elle représentait sur le plan social et historique.

L'art et Lavalin, c'était un phénomène québécois unique. La collection Lavalin était la seule collection corporative contemporaine constituée pour d'autres buts que la décoration — encore qu'elle devrait tenir compte de son déploiement sur les lieux de travail, ce qui ne la dévalue pas en soi mais lui imposait des contraintes. L'art et Lavalin, c'était une oeuvre, elle aussi unique, d'animation, de diffusion, de publications. À sa façon, Lavalin était devenu un lieu majeur de l'art québécois, qui rivalisait avec les musées. Je ne connais pas d'artiste

qui n'aurait voulu figurer dans cette collection, ni de muséologues, d'historiens d'art et autres professionnels qui auraient refusé de collaborer avec MM. Lamarre et Rosshandler. À bien des égards, tandis que le MACM s'en-uoyait dans son île, Lavalin était le lieu de l'art contemporain à Montréal, et au Québec.

Il est vrai que ses expositions, et sa participation à *Images du futur*, reflétaient mieux que sa collection une certaine partie de l'avant-garde, qu'est la vidéo et l'installation. Mais cette collection, rappellez-le, n'était pas faite pour vivre dans des réserves, mais bien dans des bureaux. (Je m'étonne d'ailleurs, de voir M. Lacroix faire de la vidéo et de l'installation le *ne plus ultra* de l'art vraiment contemporain, alors qu'il donne lui-même régulièrement à voir de l'art contemporain de très grande qualité, sur des supports plus traditionnels.) Mais quoi qu'il en soit, il est évident que la dispersion de la collection Lavalin eût été l'équivalent, pour notre société, du reniement d'une aventure d'un quart de siècle qui a fait autant sinon plus, pour le rayonnement concret de l'art contemporain dans notre milieu, j'ose le dire, que le MACM lui-même. À cette aune, l'investissement de 5,4 millions \$ paraît plus que raisonnable, sachant que le ministère a longuement fait étudier la valeur de la collection, que les experts consultés disent supérieure.

Cette reconnaissance ne signifie pas, pour autant, qu'on doive inféoder aujourd'hui le MACM à la collection Lavalin, comme le craint M. Lacroix dont le catastrophisme me sidère. Le Musée est le mandataire de la société québécoise en cette affaire. Il lui revient,

L'équipe du DEVOIR LA RÉDACTION Journalistes : à l'information générale : Jean Chartier, Yves d'Avignon, Jean-Denis Lamoureux, Louis-G. L'Heureux, Bernard Morrier, Laurent Soumis; Jacques Grenier et Jacques Nadeau (photographes); à l'information culturelle : Michel Bélair (directeur), Paule des Rivières, Marie Laurier, Robert Lévesque, Nathalie Petrowski, Odile Tremblay (Le Plaisir des livres); à l'information économique : Robert Dutriscac, Catherine Leconte, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte; à l'information politique : José Boileau, Pierre O'Neill (partis politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire et éditorialiste à Québec), Michel Venne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondant parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulon (politique internationale), François Brousseau (éditorialiste politique internationale et responsable de la page Idées et événements); aux affaires sociales : Paul Cauchon (questions sociales), Caroline Montpetit (enseignement primaire et secondaire), Isabelle Paré (enseignement supérieur), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations de travail), Clément Trudel (affaires juridiques), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (commis), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle, Christiane Vaillant (clavistes), Marie-Hélène Alarie (secrétaire à la rédaction), Isabelle Baril (secrétaire à la direction). LA DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur); Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Lupiant (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa). LA PUBLICITÉ Lise Millette (directrice), Jacqueline Avril, Françoise Gingras, Johanne Guilbeau, Luc Lacroix, Chris-

tiane Legault, Lise Major (publicitaires); Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon (maquettistes); Johanne Brunet (secrétaire). L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables); Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Guy Lacas, Marie-France Légaré, Raymond Matte, Nathalie Perrier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Linda Thériault (secrétaire à l'administration), Raymond Guay (responsable du financement privé). LE MARKETING ET SERVICE À LA CLIENTÈLE Christiane Benjamin (directrice), Monique Corbelli (adjointe), Monique L'Heureux, Lise Lachapelle, Olivier Zaida, Rachel Leclerc-Venne, Jean-Marc Ste-Marie (superviseur aux promotions des abonnements), Louise Paquette. LES ANNONCES CLASSÉES ET LES AVIS PUBLICS Yves Williams (superviseur), Françoise Blanc, Manon Blanchette, Dominique Charbonnier, Marlène Côté, Françoise Coulombe, France Grenier, José Lapointe, Sylvie Laporte, Pierrette Rousseau, Micheline Ruellan. LE DEVOIR est publié par l'imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par Imprimerie Dumont, 7743, rue Bourdeau, une division de Imprimeries Québec inc. 612 ouest rue Saint-Jacques, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans LE DEVOIR. LE DEVOIR est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Québecor inc., situé au 775, boul. Lebeau, St-Laurent. Envoi de publication - Enregistrement no 0856. Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec. Téléphone général (514) 844-3361 - Abonnements : (514) 844-5738. LE DEVOIR (USPS - 063708) is published daily by L'Imprimerie Populaire, Limitée, 211, rue du St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1. Subscription rate per year is \$ 439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. US POSTMASTER : send address changes to : Insa, P.O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.